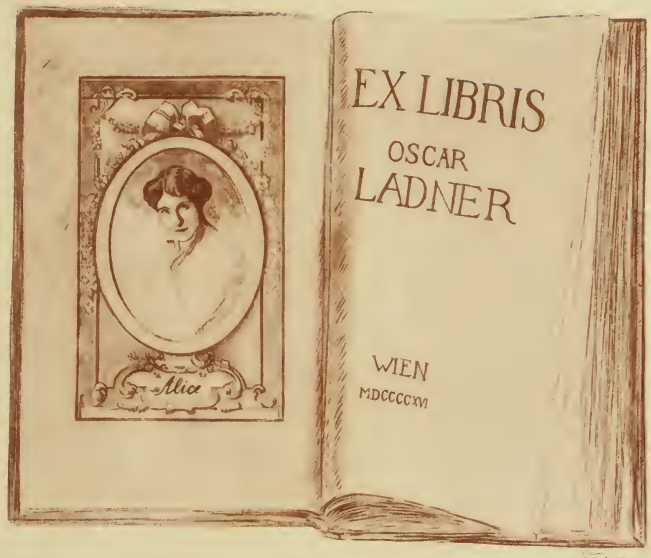
EX LIBRIS
JOANNIS JOSEPHI CINIER


EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Alice

7. Juli 1913
$ 47.—

Coler-Reini 678
Paris 1787

LE PANTHÉON,

OU

LES FIGURES DE LA FABLE,

Dessinées par M. Gois, Sculpteur du ROI, Professeur de son Académie, & gravées par Simon;

AVEC LEURS HISTORIQUES,

Par M. Sylvain MARÉCHAL.

i-80

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/lepantheonoulesf00mare

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE,
SERVANT DE PROSPECTUS.

La Mythologie eſt le plus beau des monumens antiques ; & la connoiſſance de la Mythologie doit être regardée comme la clef qui ſeule peut ouvrir les tréſors de l'Antiquité. Ce que nous appellons aujourd'hui *la Fable*, jadis ſervoit d'*Hiſtoire*. Dans les tems reculés, la Politique étoit religieuſe, & la Religion étoit politique. Les Anciens faiſoient tout au nom de leurs Dieux ; & on ne laiſſoit rien faire aux Dieux qui n'eût quelque rapport aux hommes. Le culte & le code réagiſſant l'un ſur l'autre, ne formoient qu'un ſeul & même ſyſtême, combiné pour la conſervation & le bonheur de la ſociété civile.

On pourroit auſſi comparer la Mythologie à une vaſte piéce de marqueterie, compoſée de quantité de fragmens précieux, aſſortis & rapprochés avec plus ou moins d'art par des mains plus ou moins habiles, & ſelon la néceſſité, l'occaſion ou le tems.

On chercheroit en vain un fil pour ſe conduire dans ce labyrinthe ; mais ce qui doit raſſurer ceux qui s'y égareroient, c'eſt qu'on n'y perd jamais ſes pas, & que les routes les plus écartées conduiſent à des réſultats utiles ou agréables. On y fait tous les jours de nouvelles découvertes ; & l'Imagination peut ſe donner carrière à les expliquer comme à les peindre. Les Artiſtes & les Poëtes puiſent à cette ſource pour rafraîchir leurs idées. Les Moraliſtes eux-mêmes y viennent auſſi embellir leurs leçons. C'eſt le miel qui adoucit l'amertume des recettes qu'on ordonne

au cœur humain pour le guérir de ſes foibleſſes.

D'après ces conſidérations, & pluſieurs autres que nous abandonnons à la ſagacité de nos Lecteurs, qui ne voit qu'un répertoire complet de tout ce que renferme la Mythologie, doit être d'un uſage journalier & indiſpenſable ; aucun ordre de Lecteurs ne peut s'en paſſer. Tous nos Livres ſont remplis d'alluſions plus ou moins directes aux Fables Mythologiques. On ne peut faire un pas dans l'enceinte de nos Villes & à la Campagne, ainſi que dans l'intérieur des maiſons, ſans y rencontrer des objets qui nous rappellent un trait de la Mythologie, mere des Beaux Atts.

Ce ne ſont pas les ouvrages qui nous manquent dans ce genre. Nos Bibliothéques en fourmillent dans toute ſorte de Langue ; mais ils ſe répétent

ou ſe contrediſent les uns les autres. Le choix entre eux ne ſeroit pas facile. Que faire dans cette abondance ſtérile de matériaux, ramaſſés ſans ordre, ſans liaiſon ou ſans goût ? Comment ſe reconnoître au milieu de ce cahos ? Un ſeul parti reſte à prendre ; c'eſt de refondre tous ces Mémoires, d'en exprimer, pour ainſi dire, la ſubſtance, de les digérer avec ſoin, & de les reproduire ſous une forme plus commode & moins rebutante.

Telle eſt la tâche que nous nous ſommes impoſée dans l'ouvrage que nous offrons en ce moment aux Amateurs indulgents. Le Panthéon, dans lequel nous les invitons d'entrer, repréſentera une galerie complette de tous les Perſonnages qui figurent dans la Mythologie, & que nous aurons ſoin de repréſenter ſous leurs attributs caractériſtiques. Chacun de nos

Tableaux tiendra une place proportionnée à l'importance du ſujet ; & chaque ſujet ſera traité iſolement. Une Table alphabétique que nous donnerons à la fin de l'entrepriſe, pourra faire regarder cette Collection de Tableaux, comme le Dictionnaire Pittoreſque de la Fable, Ouvrage qui manquoit pour completter l'Education.

CET Ouvrage ſe diſtribuera par livraiſon, de quatre Eſtampes chacune, accompagnée du Texte, imprimé ſur papier fin d'Angoulême.

L'*in*-4°. 6 liv.

L'*in*-8°. 4 liv.

On en tirera pluſieurs Exemplaires *in*-4°. papier vélin, qui ſe payeront un quart en ſus du prix ordinaire.

Chez SIMON, *rue Pagevin*, N°. 16.

On recevra cet Ouvrage, franc de port, par la Poſte, dans tout le Royaume, en écrivant à M. SIMON; mais on aura ſoin d'affranchir les Lettres.

N. B. Cet Ouvrage pourroit ſervir de ſuite ou plutôt d'introduction à la ſuperbe édition des Métamorphoſes d'Ovide, gravées par les ſoins des ſieurs BASAN & LEMIRE.

L'AMOUR

L'AMOUR.

C'est Lui qui du néant fit jaillir l'exiſtence ;
La Matiere par lui reçut l'intelligence :
Par lui le mouvement remplaça le repos ;
L'harmonie à ſa voix regna dans le cahos.
Sa main qui régit tout & par qui tout commence,
Tient le premier anneau de cette chaîne immenſe,
Où l'un à l'autre unis, tous les êtres divers
Obſervent ſous ſes loix l'ordre de l'Univers.

C'est ainſi que les Anciens qui aimoient à voir les choſes en grand, ſe repréſentoient l'Amour ; ils en faiſoient le pere de la Nature, & l'agent principal de la fécondité univerſelle. C'étoit le premier des dieux, & la cauſe de tous les effets. Mais il faut l'avouer, ce n'eſt pas ſous ces traits que l'Amour étoit le plus connu & le mieux fêté. Tandis que les Philoſophes, ſur les traces de Platon, ſe perdoient dans la nue, pour chercher une origine ſublime à la premiere des paſſions, les Poëtes bornés à la connoiſſance du cœur humain, offroient de l'Amour une image plus à la portée du commun des hommes. Il falloit ſur-tout ſe faire entendre des jeunes-gens & des femmes. Fils

de Vénus & de Mars, l'Amour tient de ſon pere le caractère entreprenant, l'audace & la témérité qui le diſtinguent ; & de ſa mere, les mignardiſes, la tendre molleſſe, les jeux enfantins, en un mot tout ce qui plaît. Mais on lui prête tant de qualités & d'attributs contradictoires, qu'il faut néceſſairement lui donner des freres ou pluſieurs compagnons : ou plutôt, c'eſt mettre la derniere main au portrait de l'Amour, que de le peindre comme un protée, qui prend la teinte de tous les objets ; & aſſurément les mêmes couleurs ne peuvent convenir à l'Amour platonique & au dieu de Lampſaque.

Arrêtons-nous d'abord à l'Amour paſtoral. Car, quelquefois faiſant main-baſſe ſur tout l'attirail dont on le charge ordinairement, la Mythologie donne à l'Amour le coſtume d'un ſimple Berger. Elle le déſigne ſous les traits aimables & doux d'un beau jeune homme aîlé, la tête ceinte de fleurs des champs, n'ayant pour vêtement qu'une eſpece d'écharpe, & pour armes qu'une houlette. On aime à croire que de tous les dieux de l'Hiſtoire poétique, celui-ci eſt le moins fabuleux. On peut le rencontrer

encore aujourd'hui au ſein des campagnes. C'eſt lui qui fait ſoupirer l'innocente Paſtourelle, qui n'eſt point encore ſortie de ſon hameau. C'eſt lui qui a ſervi de modele aux compoſitions naïves de Théocrite & de Geſner; & c'eſt lui enfin, que l'Auteur du Devin du Village a crayonné avec tant de vérité & de graces, ſur le théâtre de la Féerie & du Luxe.

Ce portrait de l'Amour étoit trop nu pour la Ville; les Poëtes, d'après ce qui s'y paſſoit journellement, donnerent carriere à leur féconde imagination, & raſſemblerent mille idées diſcordantes; en conſéquence ils firent de l'Amour un bel enfant, contemporain du cahos & né ſans parens, par alluſion ſans doute au déſordre qu'il met dans les familles, & aux fruits illégitimes qu'il aime tant à cueillir & à donner. D'autrefois, on lui ſuppoſe le Ciel pour pere, & la terre pour marâtre; parce que, comme l'a dit un Poëte moraliſte moderne:

. . . Le jeune homme animé de ſon feu,
Eſt ſouvent un eſclave & quelquefois un dieu.
V. le Pibrac moderne, &c.

on le fait naître encore du dieu de l'abondance & de la déeſſe de la pauvreté; l'Amour

en effet mene alternativement de l'un à l'autre. On lui donne auſſi pour parens, Zéphir & Flore : car, léger comme l'haleine du printems, l'Amour n'a qu'une ſaiſon, celle du printems de la vie ; & ſon regne fugitif, ne dure pas plus que celui des roſes. On ne manque pas de le repréſenter avec des aîles, pour marquer ſon inconſtance. Cependant n'y a-t-il pas une ſorte de contre-ſens, à peindre aîlé un dieu qui préſide à la paſſion la plus profonde, la plus obſtinée, la plus perſéverante de toutes ? Non ! chaque objet dans la nature a pluſieurs faces ; & l'Amour, plus qu'aucun autre, donnera toujours lieu aux emblêmes les plus diſparates en apparence, mais qui dans le fond n'en ſeront pas moins juſtes.

L'Amour, dit-on, eſt aveugle ; du moins, on lui couvre les yeux d'un bandeau. Mais ce bandeau eſt plus ou moins diaphane, ſelon les circonſtances. Rien de plus clairvoyant que l'Amour, quand il eſt jaloux. C'eſt un Argus.

On en fait un habile tireur d'arc. Tous ſes coups portent, même quand il s'exerce ſans but, & ſon carquois n'eſt jamais vuide ; il lance ſes fléches par-tout où le ſoleil darde ſes rayons.

On arme ſes mains d'un flambeau, comme un Incendiaire qui court le monde pour y mettre tout en feu, & porter le ravage au fond des palais dorés auſſi-bien que ſous les cabanes de chaume. Mais dans le temple de Vénus Erycine, il avoit une ſtatue qui le repréſentoit rencontrant ſur ſon paſſage les eaux du Léthé, & éteignant ſon flambeau dans le fleuve d'oubli. Les Amans malheureux accouroient en foule à cette ſtatue, & s'en retournoient, dit-on, ſoulagés ou guéris.

Dans preſque tous les gymnaſes publics, on plaçoit ſon ſimulacre entre ceux d'Hercule & de Mercure ; c'étoit une leçon qu'on donnoit aux jeunes gens, pour les engager à ſe mettre en garde contre l'Amour, qui obtient par la ruſe ce qu'il ne peut ſe procurer par la force.

Dans l'Achaïe, les Grecs avoient conſacré un ſeul & même autel à l'Amour & à la Fortune. Hélas ! de nos jours auſſi, la clef du cœur n'eſt que trop ſouvent d'or.

A Corinthe, on plaçoit le buſte de l'Amour dans le temple d'Eſculape ; étoit-ce pour montrer que les plaies du cœur ne ſont pas toujours incurables ?

Dans toute la Grèce, tous les cinq ans on célébroit la fête de l'Amour, qu'on appelloit *érotin ;* & cette ſolennité étoit ſur-tout conſacrée au raccommodement des époux brouillés. Nous aurions grand beſoin de pareilles fêtes aujourd'hui.

Mettons un terme à cet article. Il ſeroit ſans borne, ſi nous voulions ſuivre les Anciens dans toutes leurs allégories à ce ſujet. Car ils n'étoient pas ſeulement galants comme les Modernes ; ils mettoient bien plus d'importance à ce premier ſentiment du cœur qui maîtriſe tous les autres, & duquel ſouvent dépend la deſtinée de l'homme. D'ailleurs, ils avoient ſous les yeux une nature qui provoquoit leur imagination ; les beautés grecques juſtifioient aſſez le culte qu'ils rendoient à l'Amour, & réaliſoient pour eux les attributs qui caractériſent ce Dieu, & qui nous ſemblent peut-être exagérés ; c'étoit ſur-tout dans la patrie des Aſpaſies & des Alcibiades, qu'on pouvoit appliquer ces vers érotiques.

Contre l'Amour, Beautés rebelles,
En vain formez-vous des projets :
Veut-on fuir ? l'Amour a des aîles ;
Veut-on combattre ? il a des traits.

VÉNUS

VÉNUS.

Omnia injunxit. . . . . .
. . . . . Atque omnia gignit
Quæ mare, quæ cœlum, latè, terramque pererrant.

Orpheus.

Tout eſt plein de Vénus : elle unit & féconde
Les hommes & les dieux, le ciel, la terre & l'onde.

NE calomnions pas les Anciens ; les Modernes n'en ont pas le droit. Si quelque choſe dans la Nature mérite les honneurs divins, ſans contredit, c'eſt la Beauté. Le premier encens qu'on brûla dans le Paganiſme, ce fut vraiſemblablement aux genoux d'une belle femme. L'imagination, ſollicitée par le cœur, ſe donna carriere. La Mythologie devint intariſſable, & eut de la peine à ſe borner dans l'article qu'elle s'empreſſa de conſacrer à Vénus. Les Poëtes & les Artiſtes, à l'envi les uns des autres, s'emparerent d'un ſujet qui prêtoit tant au génie & aux talens. Delà le cahos d'idées & d'images acceſſoires qui enveloppent ce perſonnage fabuleux. Les tableaux qu'on nous en a laiſſés, ne ſont pas tous ſuſceptibles d'être reproduits à

nos yeux, plus chaſtes que nos penſées. Autre tems, autres mœurs. Nous ferons donc un choix.

Nous nous arrêterons peu ſur les détails de la naiſſance de Vénus ; elle ne prouve autre choſe, ſinon que les Anciens quelquefois manquoient de goût, & introduiſoient les plus groſſieres épiſodes dans leurs inventions les plus délicates.

Vénus ſortie avec tous ſes charmes de l'écume de la mer, & portée ſur une nacre de perles que traînoient deux colombes & que Zéphir dirigeoit, aborda dans l'île de Chypre ou de Cythere. Elle y fut reçue par les Graces qui s'occuperent auſſi-tôt de ſa toilette, la firent monter dans un char attelé de deux Cignes, & l'enleverent dans l'Olympe. Tous les habitants du Ciel à la premiere vue, en furent épris & chacun voulut l'épouſer. Bacchus s'empreſſa de lui offrir tous les ſervices d'un échanſon. Mars ſe déclara ſon chevalier envers & contre tous. Pour faire ceſſer toute jalouſie, Jupiter, conſeillé par Mercure, donna Vénus pour femme à Vulcain. Tel eſt le précis des aventures de cette divinité fameuſe.

Inſtruire

Inſtruire en amuſant, étoit le but des Fables ; & celle-ci porte avec elle ſa moralité. On y voit en effet l'hiſtoire aſſez naïve de ces jeunes Beautés, qui ſorties pour la plupart des derniers rangs de la ſociété, parviennent avec un peu d'art juſqu'aux premiers honneurs, & qui après avoir ſervi un moment aux caprices des Grands de la terre, deviennent le partage de quelque Plébéien débonnaire : explication d'autant plus naturelle, que Vénus étoit regardée comme la patrone des Courtiſannes.

Pour ſatisfaire tous les goûts & pour rendre juſtice à tout le monde, on en diſtinguoit de deux ſortes. La Vénus terreſtre ou vulgaire, & la Vénus céléſte. Cette derniere étoit invoquée par les filles honnêtes & préſidoit à leurs mariages, conjointement avec la chaſte Junon. La premiere donna naiſſance au Dieu des jardins de Lampſaque ; la ſeconde eſt la mere des Graces, de l'Amour & de l'Hyménée : La Vénus populaire avoit pour attribut le moineau laſcif ; le Ramier fidele étoit le ſymbole de Vénus Uranie : l'une exigeoit pour libation du vin & le ſang d'une chevre ; l'autre

ſe contentoit de lait & de miel : L'une étoit armée de fléches envenimées ; l'autre n'avoit pour défenſe qu'une ceinture tiſſue par la douceur, les ris ingénus, les deſirs innocens : une couronne de roſes ou de myrthe, étoit la ſeule parure de celle-ci ; celle-là portoit la chevelure relevée avec une aiguille d'or : Vénus Uranie ne ſe permit de foibleſſes qu'avec le Berger Adonis & le pieux Énée ; la Vénus vulgaire eut des liaiſons criminelles avec le Dieu des ſoldats & celui des brigands. Ce fut la Vénus terreſtre, qui pour obtenir le prix de la beauté ſur Pallas & Junon, ſéduiſit ſon juge par la promeſſe d'un adultère qu'elle lui ménagea avec Hélene. Ce fut Vénus Uranie ou Céleſte, qui pour amener un raccommodment entre Jupiter & ſa compagne altiere, voulut bien prêter à celle-ci ſon ceſte merveilleux, qui avoit la vertu de réconcilier les amants & les époux brouillés.

Mais ce qui ne fait pas tout-à-fait l'éloge des mœurs antiques, c'eſt que les deux Vénus avoient des temples, & ſouvent les mêmes temples. Le cœur humain, qui ſe trouvoit intéreſſé à les confondre, n'en faiſoit qu'une

seule & même divinité, à laquelle il sacrifioit selon ses desirs. En se livrant à ses penchants les plus illégitimes, on étoit censé ne s'acquitter que d'un acte religieux. L'extrême licence & l'innocence la plus crédule, s'adonnoit sans remords aux mêmes excès. La Courtisanne sans pudeur & la vierge naïve, se rencontroient au pied du même autel, sans s'étonner d'être ensemble ; & l'amant délicat, prêt à devenir époux, se laissoit enlever les prémices, n'osant faire parler ses droits avant ceux de la déesse. De tels abus passés en Loi sainte, souffroient sans doute des exceptions. Il seroit inoui que personne n'eût réclamé contre. Néanmoins ces cas devoient être rares. Car si la superstition est déja si puissante par elle-même, quel ascendant ne doit-elle pas avoir sur l'esprit de l'homme quand elle s'est associé le plaisir.

Eh ! qui auroit pu se défendre du culte de Vénus ? La Mythologie avoit épuisé la nature & l'art pour rendre aimable cette divinité. Dans le plus beau des mois de l'année, dans la plus belle des contreés du globe, comment rester neutre, une fois qu'on avoit touché le seuil du temple d'Amathonte ? Sur l'autel jon-

ché de fleurs, au milieu d'un nuage d'eſſences parfumées, s'élevoit une ſtatue modélée d'après les plus belles formes. Ce marbre, qui avoit exercé le ciſeau de l'Artiſte pendant ſa vie entiere, donnoit déja des deſirs & allumoit le feu des paſſions dans l'ame des Spectateurs. Qu'on ſe repréſente une femme, choiſie entre toutes les femmes de la Grèce ! la Beauté étoit la moindre de ſes perfections. La jeuneſſe & tout ſon éclat, les graces & tous leurs charmes, la volupté & toute ſa langueur en caractériſoient les traits couverts à demi d'un voile diaphane. Sa chevelure, diviſée en deux parts ſur ſon front d'albâtre, retomboit en boucles flottantes ſur ſes épaules à moitié nues Une guirlande treſſée de myrthe & de roſes, ſe ſentoit comme ſoulevée par ſon ſein, dont la touchante image demeuroit pour jamais préſente à l'œil, empreinte au cœur. Les plis de ſa robe drapée avec goût, deſſinoit fidélement les contours qu'elle ſembloit cacher à regret. Une ceinture myſtérieuſe achevoit le preſtige & portoit l'illuſion à ſon comble. Couchée plutôt qu'aſſiſe ſur un char d'or élégamment travaillé, Vénus ſourioit amoureuſement à l'A-

mour, dont elle paroiſſoit tout-à la-fois la mere & la ſœur. L'enfant aîlé careſſoit de la main, excitoit de la voix deux Colombes aux yeux tendres ; & le fils & la mere étoient d'intelligence pour ſéduire les yeux & le cœur. Les Amants par couples, ne pouvoient ſe contenir à cette vue. Leurs regards ſe troubloient ; leurs langues balbutioient. Leurs bras enlacés ſe ſerroient davantage ; preſſés l'un contre l'autre, ſe ſoutenant l'un l'autre, ils avoient à peine le tems d'achever leur offrande, & de ſortir pour ſe livrer tout entiers dans le bois ſacré au charme involontaire, au trouble inattendu qui s'emparoit d'eux.

Il eſt des lieux inacceſſibles
Aux rayons brûlants de Phébus ;
Il n'eſt point de cœurs inſenſibles
Aux douces flâmes de Vénus.

GANIMEDE.

Ipſe aquila, ad pulchrum Ganimedem
Jupiter olim. . . .
In cœlum rapuit. . . .

En aigle transformé, le ſouverain des dieux;
Au jeune Ganimede ouvrit jadis les cieux.

GANIMEDE n'eſt pas le perſonnage le plus édifiant de la Mythologie. Du moins on nous le peint ſous des traits ſcandaleux, au lieu d'en tirer une moralité utile à la jeuneſſe. Et c'eſt-là un des inconvéniens dé l'allégorie. Suſceptible de pluſieurs ſens & ſouvent d'interprétations contradictoires, ce qui dans l'origine fut imaginé avec l'intention la plus louable, dégénéra par la ſuite, & ſe dénatura au point de devenir dangereux & nuiſible. La Fable que nous entreprenons d'expliquer ici, ne dut ſignifier d'abord autre choſe, ſinon que la vertu doit s'attendre à une récompenſe. Ganimede étoit un jeune Prince de Sang royal. Aux prérogatives de la naiſſance, il réuniſſoit encore dans a perſonne tous les dons de la nature. C'étoit le plus beau des hommes, & ſes mœurs

GANYMÉDE

ne déparoient point sa figure. Loin des amusemens frivoles ou corrupteurs de la Cour, il passoit ses plus beaux jours sur le mont Ida & dans le sein des forêts, où les passions ne venoient pas chercher son cœur. Le Ciel envia à la terre un jeune homme, digne en effet d'un séjour plus tranquille & moins contagieux. Jupiter lui-même, le grand Rémunérateur des Bons, ne crut pas au-dessous de lui de descendre parmi les hommes pour leur enlever Ganimede, & leur laisser en même tems un exemple de sa justice & de sa bonté. Pour tempérer toutefois l'éclat de sa divinité, il se métamorphosa en l'un des aigles du mont Ida. Mais les habitants de la terre ne durent pas s'y méprendre ; les envieux seuls & les esprits mal intentionnés, ne manquerent pas de prêter leurs passions au maître des dieux, & interpréterent malignement un tel rapt. Jupiter ne s'en tint pas là. Il voulut avoir Ganimede à sa table, & l'attacha particuliérement à son service, en le faisant son échanson. C'est ainsi que les Poëtes philosophes mettoient la morale en image & en action, pour la faire mieux goûter aux

hommes amis du merveilleux. Peut-être voulurent-ils nous faire entendre que l'homme, qui préfère au séjour des Villes celui des montagnes & des forêts, éleve son esprit à la hauteur du lieu qu'il habite, conserve son cœur dégagé des vapeurs grossieres, dans une pureté égale à celle de l'atmosphère où il respire; & dès cette vie, s'abreuve à longs traits dans la coupe des jouissances célestes, qu'on promet aux bons après leur mort.

Ceux qui veulent ramener la Mythologie à l'Histoire, pourront reconnoître dans l'aventure de Ganimede, un trait défiguré qui a eu lieu quelquefois dans les Cours. On a vu des Souverains, justes appréciateurs du mérite par-tout où il se trouve, approcher de leur Personne, l'homme modeste & inconnu, & accorder au pâtre des montagnes les premieres dignités de la couronne.

La plupart des autres Princes de la terre parodierent la conduite du Souverain des Cieux, & en firent de mauvaises copies; ils se choisirent de beaux jeunes hommes pour les servir, & les appellerent *Ganymedes*; mais ils se comporterent avec leurs valets, de ma-

niere à rendre ce nom une injure. Le Ganymede de Jupiter ſervit de modele à l'Antinous d'Adrien. On n'a pas craint de ſouiller la mémoire de l'incorruptible Minos, en lui faiſant jouer avec Ganymede le rôle de Jupiter. Mais cette tradition eſt auſſi peu fondée, que l'imputation gratuite qu'on a oſé faire au ſage Socrate, au ſujet de ſa familiarité avec Alcibiade.

Par analogie au grade d'échanſon, on a placé Ganymede au nombre des douze Signes du Zodiaque, ſous le nom du Verſeau, & afin de motiver cette fable, on lui donne pour mere Callirrhoé, fille du fleuve Scamandre.

La Grèce conſacra à Ganymede une ſtatue, qui fut tranſportée à Rome, dans le temple de la paix. On lui aſſigna cette place, probablement pour ſe conformer au ſens qu'on attachoit au nom de Ganimede. Il ſervit ordinairement à caractériſer un convive agréable, un aimable Épicurien, un homme né pour les plaiſirs de la ſociété; & ce n'eſt pas en tems de guerre qu'on peut s'y livrer tout entier.

Un monument antique parvenu jusqu'à nous, nous a conservé la figure de Ganymede, tel qu'il faut se le représenter ; on y voit un aigle aux aîles déployées, ravissant un beau jeune homme qui tient de la main droite une pique, symbole du dieu qui l'enleve, & de la main gauche, une urne à verser de l'eau.

HÉBÉ

HÉBÉ.

Hos Hebe venerabilis inter
Fundebat nectar. . . . . .
Alcide . . . .
Nunc Hebe conjux. . . .
Homer.

Par elle le nectar aux dieux étoit servi;
Mais elle eut un autre avantage :
Hébé, déesse du jeune âge,
Dût prendre Hercule pour mari.

Il y a plus d'ensemble qu'on ne croit dans la Mythologie ; & les convenances y sont mieux observées qu'on ne seroit en droit de l'attendre du cerveau des Poëtes en délire. Quelle autre que la Divinité qui préside à la jeunesse, pouvoit servir le nectar aux dieux qui ne vieillissent jamais ?

L'origine d'Hébé est assez équivoque. On lui suppose quelquefois Jupiter pour auteur. Mais si l'on ne varie point sur celle qui lui donna le jour, on ne convient pas tout-à-fait de la régularité de sa naissance. Les uns disent que Junon se passa de son auguste époux pour devenir sa mère. C'étoit une revanche qu'elle vou-

loit prendre, en oppoſant Hébé à Minerve, ſortie comme on ſait, toute armée, du cervelet de Jupiter. D'autres Chroniqueurs plus malins encore, ont avancé que ſur la fin d'un petit ſoupé chez Apollon, la femme de Jupin devint enceinte ou accoucha d'Hébé. De longtems pareil événement ne lui étoit arrivé. Le volage Jupiter lui avoit épargné cet embarras depuis des ſiécles. Des laitues ſauvages mangées avec grand appétit, lui procurerent, ajoute-t-on, les honneurs de la maternité. Ce légume n'a pas aujourd'hui la même vertu, & ne pourroit plus ſervir d'excuſes auprès d'un mari jaloux. Il eſt vrai qu'heureuſement Jupin ne l'étoit pas. Car il adopta auſſi-tôt Hébé, non pour ſa fille, mais pour ſon échanſonne. Hébé, parée de toute la beauté de la Jeuneſſe, ne pouvoit pas manquer de plaire au premier des immortels. Tout le nectar qu'il prenoit eût perdu ſa qualité, verſé par une autre main que celle d'Hébé. C'étoit Hébé qui lui offroit la coupe où il s'enivroit, & qu'elle rempliſſoit auſſi-tôt qu'il l'avoit tarie. Jupiter buvoit alors à raſades; & jamais l'Olympe ne l'avoit vu de ſi belle humeur. Mais les dieux, que les Anciens après tout ne

purent modeler que ſur les hommes, en ont toutes les paſſions, tous les caprices. Trop prompte à ſon ſervice, Hébé un jour fait un faux pas, & tombe. Si ſa chûte n'eût été qu'au profit du ſeul Jupiter, tout ſe ſeroit bien paſſé; mais jaloux apparemment des plaiſirs excluſifs, il ne ſe ſoucia plus de garder pour lui celle qui n'avoit plus rien de caché pour les autres dieux: & le beau Ganymede remplaça la jeune Hébé! elle fut bien dédommagée de ſa diſgrace. Les travaux d'Hercule lui ayant mérité l'apothéoſe, du grand homme on fit un demi-dieu; & ce qui dut le flatter encore davantage, le dieu de la force épouſa la divinité de la jeuneſſe. Jamais mariage ne fut mieux aſſorti; & la complaiſante Hébé ne fit uſage de ſon pouvoir, que pour rajeunir celui qui conduiſoit habituellement le char de ſon mari.

Les Anciens qui diviniſerent toute la nature, ne manquerent pas de faire préſider la plus belle des ſaiſons par quelque déité. Mais toujours fideles à la morale au milieu des écarts de l'imagination, ils ménageoient une leçon aux jeunes beautés dans ce faux pas d'Hébé, qui lui fit perdre ſa place à la table

des dieux ; & pour ne point décourager & livrer au déſeſpoir celles dont l'imprudence occaſionnoit quelques foibleſſes, ils eurent ſoin de faire trouver à Hébé un bon parti après ſa chûte, en la mariant au grand Alcide.

La jeuneſſe d'Athènes leur conſacra dans le même temple deux autels, où les nouveaux époux venoient ſacrifier à certains jours de l'année. La ſtatue d'Hébé y étoit placée, repréſentant une beauté mâle d'un peu plus de trois luſtres, dans toute la force de la ſanté, & dans toute la fraîcheur du printems de la vie. Debout, vétue légérement & treſſée de fleurs, elle tenoit de la main droite un vaſe penché. De l'autre, on la figuroit quelquefois s'appuyant ſur le bout de la maſſue d'Hercule.

On remarquera que le nectar qu'Hébé verſoit aux dieux, étoit une liqueur rouge.

Les Savanrs qui prétendent reconnoître les ſecrets de la nature dans les allégories de l'Antiquité, trouvent beaucoup de juſteſſe dans la fable d'Hébé. Le printems, diſent-ils, ou le tems de la jeuneſſe de la terre, eſt dû aux influences de l'air, c'eſt pour cela qu'on fait naître Hébé de Junon. Junon qui devient mere

à la table d'Apollon, eſt l'emblême de la fécondité qui réſulte de l'air alimenté par les rayons du ſoleil. Au banquet d'Apollon, on a ſervi à Junon des laitues ſauvages, légume froid comme l'air, quand il n'eſt pas échauffé par le pere de la chaleur. Mars (ſelon la leçon de quelques Mythologues) eſt le frere d'Hébé, parce qu'ordinairement les guerres prennent leur ſource dans la propriété excluſive des biens de la terre. Ce faux pas d'Hébé qui lui enleve le poſte honorable qu'on avoit accordé à ſes appas, rappelle la chûte des feuilles & le dépouillement des arbres, qui les privent de leur beauté & de la conſidération qu'on leur portoit tant que l'on pouvoit goûter le frais ſous leur ombre hoſpitaliere. Ganymede ou le ſigne du verſeau, ſuccéde a Hébé déchue de ſa place; autre allégorie de l'arrivée de l'hiver & des tems pluvieux à la ſuite de la chûte des feuilles, & du dépouillement des arbres.

Les Moraliſtes à leur tour ſe ſont emparés de ce ſujet qui ſe prête à tout, & en ont tiré des leçons utiles. Ils ont dit que la conduite de Jupiter à l'égard d'Hébé, étoit l'image de

ce qui se passoit trop souvent dans la Cour des Rois de la terre : la faveur du Prince ne tient à rien. Rassasié presqu'aussi-tôt qu'il convoite, il épie le plus léger prétexte pour se livrer à ses caprices inconstants : & le soir voit briser l'idole qu'on avoit pris plaisir à élever le matin. D'ailleurs les jouissances ordinaires blasent : & c'est ainsi qu'on quitte Hébé pour Ganimede.

IRIS

IRIS.

. . . *Iris croceis per Cœlum roſcida pennis*
Mille trahit varios adverſo ſole colores.
Virgil. Æn. Lib. 4.

. . . *Illa throni magni fulcris accumbet inhærens,*
. . . . . .
. . . *Dea. . . ſibi tradat mandata repentè.*
Callim. deſ.

Déployé dans le Ciel, l'arc éclatant d'Iris
Aux rayons du Soleil emprunte ſes rubis; . . .
Du trhône de Junon fidele meſſagere,
Des loix de la nature Iris inſtruit la terre.

LES Anciens ne nous paroiſſent peut-être pas auſſi ſavants qu'ils pouvoient l'être en effet, parce qu'ils étoient tout-à-la-fois Phyſiciens & Poëtes. Ils n'obſervoient point la nature ſans enthouſiaſme, & ſe plaiſoient à parer de tous les ornemens de l'imagination, la deſcription de ſes phénomenes. Celui de l'Arc-en-ciel prêtoit beaucoup ſans doute au langage figuré des Muſes. Ce météore brillant au milieu d'un ciel orageux, prit bientôt un corps aux yeux des Anciens faciles à s'exalter, & fut métamorphoſé par eux en une déeſſe ſubalterne ſoumiſe aux

ordres de Junon, divinité de l'air. Ils se la peignoient sous les traits d'une jeune fille aîlée, pour marquer l'inconstance & la vélocité des vents. Couverte d'un léger vêtement bleu, elle tient avec ses doigts par dessus sa tête, le bout d'une écharpe de diverses couleurs, dont elle laisse flotter dans les airs l'autre extrémité déployée circulairement en forme d'arc. Quand elle apparoît au milieu des nuages, elle se trouve ordinairement sur le passage & à la rencontre des coursiers d'Apollon; quelquefois, mais beaucoup plus rarement, Iris voyage à la lueur pâle des rayons de Phœbé. Cette allégorie, comme on voit, n'est qu'un tableau poétique de ce qui se passe dans un jour nébuleux. Parmi les tableaux trouvés dans les fouilles de la ville souterraine d'Herculanum, il s'est rencontré une figure de femme peinte sur un fond jaune; sa chevelure blonde & assez courte, n'est retenue par rien. Ses aîles sont roses & blanches. La couleur de son vêtement, drapé avec beaucoup de grace, tient à la fois du verd & du rouge clair. Le voile qu'elle tient de ses deux mains, & qui fait l'arc par-dessus sa tête, est violet. Tout caractérise la déesse Iris. On remarquera

que les Anciens lui donnoient quelquefois des aîles d'or, ou de la couleur du safran.

Mais les Mythologues étoient en trop beau chemin pour s'en tenir là. Ils se donnerent carriere ; Iris fut surnommée par eux *Thaumantiade*, c'est-à-dire, fille de l'admiration ; parce qu'en effet elle dut les honneurs divins à ce sentiment dont furent pénétrés les hommes, la premiere fois qu'ils apperçurent l'arc-en-ciel. Au soir d'une journée triste & pluvieuse, parmi des monceaux de nuages déchirés par les vents, c'est un beau phénomene que l'apparition subite d'un grand demi-cercle, étalant diverses couleurs habilement nuancées, dans son vaste orbite embrassant l'horison, & formant sur nos têtes comme une voûte éclatante & réguliere. Des hommes simples, pour qui tout étoit merveille, n'eurent pas de peine à regarder ce superbe météore, comme un gage consolateur de la clémence des dieux. Cependant, & telle est la trempe du cœur humain, la crainte éleva des autels au dieu du tonnerre ; la paisible Iris n'obtint qu'une stérile admiration.

Quelquefois on faisoit naître Iris de Thaumas, fils de Pontus, dieu de l'onde, & d'E-

lectre fille du Soleil ; & on ajoutoit que Junon lui faiſoit partager ordinairement ſon trône. Ces détails mythologiques qui rentrent les uns dans les autres, ſont autant de vérités phyſiques déguiſées avec art ; mais ſouvent ils faiſoient prendre le change au peuple. Car le peuple prend tout au mot.

Puis perdant de vue le vrai ſens de cette allégorie, les Poëtes aſſignerent divers emplois à Iris : chargée de porter les ordres de Junon dans les cieux, ſur la terre, ſous les eaux & juſqu'aux enfers, c'eſt encore elle qui faiſoit le ſervice intérieur du palais de ſa maitreſſe. Iris dreſſoit le lit conjugal, le parfumoit, le jonchoit de roſes, toutes les fois que l'impérieuſe Junon daignoit s'humaniſer avec ſon divin époux devenu plus ſage. Quelquefois Jupiter, dans les négociations qu'il pouvoit avouer ſans compromettre perſonne, ſe ſervoit du miniſtere d'Iris ; & c'étoit le moyen dont il uſoit, quand il vouloit ſe ménager un raccommodement, ou vivre en bonne intelligence avec ſa compagne altiere & jalouſe. Mercure alors avoit quelques momens de relâche, qu'il employoit pour ſon propre compte : mais ces repos étoient rares & courts.

Iris étoit consacrée en même tems à une fonction toute différente & bien plus pénible. Marchant sur les brisées des Parques, c'étoit elle qui assistoit les femmes au lit du trépas, & tranchoit le fil qui attachoit l'ame au corps : elle s'acquittoit de ce pieux devoir au nom de sa maitresse. Cette derniere circonstance renferme un emblême, & contient la théorie des Anciens sur la nature & la destinée de l'ame humaine. Ils ne la croyoient autre chose qu'un souffle, ou une petite parcelle d'air à laquelle le corps servoit d'enveloppe. Ensorte que rien n'étoit anéanti dans la personne d'une femme expirante. Son ame, dégagée des liens terrestres par les bons offices de la complaisante Iris, s'exhaloit dans le sein de Junon, c'est-à-dire, étoit rendue à la grande masse d'air d'où elle avoit été tirée pour animer une portion de matiere. Ce seul endroit de la Mythologie suffiroit pour justifier l'éloge qu'en fait le Chancelier Bacon, en l'appellant *Sapientia Veterum*, *la Sagesse des Anciens.*

Pendant le regne de la vieille poésie, du tems où l'on étoit convenu parmi les beaux-esprits rimeurs, de comparer aux astres les beaux

yeux de ſa maitreſſe ; pour achever le parallele, on lui donnoit auſſi le nom bannal d'Iris: Chacun avoit ſon Iris ; tout le monde faiſoit des bouquets à Iris ; & toutes ces fades bleuettes, tous ces madrigaux inſignifiants, n'avoient pas une exiſtence littéraire plus durable que les couleurs de l'arc-en-ciel, qu'un ſoir voit briller & s'éteindre. Aujourd'hui nous rougiſſons pour nos devanciers galants, de toutes ces productions niaiſes, qui ne tournoient au profit ni du cœur, ni de l'eſprit.

MERCURE

MERCURE.

Mercuri facunde. . . . .
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formaſti catus. . . .
Horatius.

Savant Mercure ! on te dut des autels,
Pour avoir ſu par ta douce éloquence,
Polir les mœurs des ſauvages mortels
Et les tirer de leur brute ignorance.

A la Cour céleſte de Jupiter, chaque dieu avoit ſon rang & ſon poſte. On y obſervoit une étiquette aſſez exacte. Hébé, chargée du ſervice intérieur, n'empiétoit point ſur l'office d'Iris, la meſſagere de Iunon. Ganimede verſoit le nectar à la table du ſouverain des cieux, tandis que Mercure portoit ſes ordres ſur la terre. C'eſt lui qui annonçoit aux hommes coupables, la peſte, la grêle, la famine, la guerre & les autres grandes calamités que Jupiter leur envoyoit pour les amender. Le talent de la parole n'étoit pas bien néceſſaire dans ces occaſions. Mais on donnoit à Mercure des commiſſions bien plus délicates, & qui exigeoient l'art de perſuader. Miniſtre complaiſant des goûts ca-

pricieux de ſon maître libertin, Mercure ſe chargeoit de porter le mouchoir aux femmes que Jupiter honoroit de ſon choix. Par fois il en rencontroit qui feignoient au moins quelque réſiſtance, & qu'il falloit avoir l'air de raſſurer ſur les ſuites d'une intrigue dont elles brûloient de voir le dénouement. Mercure s'en tiroit avec tant d'adreſſe, qu'il ſert encore aujourd'hui de modele dans ces ſortes de négociations épineuſes; & que ſon nom eſt venu juſqu'à nous, pour déſigner ces gens peu ſcrupuleux, dont le commerce eſt un ſcandale. Le bonnet d'eſclave, les aîles à la tête & aux talons, le caducée & une bourſe dans les mains, un coq réveille-matin, ſont des attributs bien propres à caractériſer ces ſortes de bas valets qui ſpéculent ſur les vices de leurs maîtres, plus coupables qu'eux, en ſe rendant les vils agents du crime.

Pluſieurs monumens antiques repréſentent Mercure aſſis. Ce dieu ſubalterne, au ſervice des principales divinités, avoit plus d'une beſogne, & n'étoit rien moins que difficile ſur le choix des commiſſions dont on le chargeoit. Toujours en campagne, il pouvoit à peine ſuffire aux meſſages de toute eſpece qu'on lui don-

noit & dont il s'acquittoit avec intelligence : mais il n'étoit pas infatigable ; & le repos de Mercure n'eſt pas auſſi honorable que celui d'Hercule.

Cependant Mercure rempliſſoit quelquefois de plus nobles rôles. Miniſtre de la paix, il ſe rendoit Médiateur des querelles des Rois, figurés par les deux ſerpens entrelacés au haut de ſa verge. Les aîles qu'il portoit étoient ſymboliques de la rapidité de la parole dont il étoit le dieu. C'eſt en cette qualité qu'on lui conſacroit pour offrande la langue des victimes immolées.

On le deſſine ordinairement preſque nud, comme inventeur de la Paleſtre ſi recommandée par les Anciens. On lui prête en même-tems une taille avantageuſe, un maintien noble, pour marquer que rien ne contribue tant à donner de la grace au corps & de la ſoupleſſe aux membres, que la lutte & les exercices de ce genre. Mercure paſſoit auſſi pour le dieu des arts libéraux, des Belles-lettres & des hautes Sciences. C'eſt pour cela qu'on plaçoit ſa ſtatue dans tous les gymnaſes.

Sur les grands chemins, il en avoit auſſi,

mais de forme quarrée & qui ſervoit à la fois de terme pour maintenir la propriété des champs, & de monumens indicatifs pour les voyageurs égarés.

On remarquera à ce ſujet une coutume religieuſe du paganiſme, dont on doit regretter l'abolition. Par un uſage conſacré, les voyageurs devoient dépoſer au pied de la ſtatue de Mercure, en guiſe d'offrande, les pierres qu'ils rencontroient ſur leur route. Il arrivoit delà que tout en s'acquittant d'une pratique de dévotion, on débarraſſoit la voie publique des pierres qui pouvoient occaſionner des faux-pas ou des chûtes aux piétons, faire broncher les chevaux, & ſouvent même renverſer les voitures.

Les hermès à trois, ou quatre têtes, durent probablement leur origine aux carrefours au milieu deſquels on les dreſſoit. Chaque tête faiſoit face à un des chemins qui venoit aboutir au centre commun. Sans doute par occaſion des grands chemins, on confia à Mercure l'inſpection ſur les filous, & de ſuite ſur les négociants. Les uns & les autres fréquentent également les grandes routes ; & les uns & les autres invoquoient Mercure, chacun de ſon côté, mais l'un contre l'autre.

La Mythologie eût peut-être montré plus de juſteſſe encore, en donnant Mercure pour patron aux Contrebandiers ; la contrebande étant la nuance qui ſépare le commerce & la rapine, & qui tient à la fois un peu de l'un & de l'autre. Cela poſé, toutes les pieces du coſtume de Mercure deviennent ſignificatives, ſans ſe détruire les unes par les autres. Le Contrebandier pour ſes expéditions a ſouvent beſoin des ombres de la nuit. Des aîles aux talons lui ſervent merveilleuſement dans plus d'une rencontre. La bourſe, le caducée qui évoque les morts, le langage perſuaſif & menteur, la lyre qui aſſoupit Argus, Battus métamorphoſé en pierre de touche, &c. tout cela trouvera naturellement ſon application, du moment qu'on fera Mercure patron des Contrebandiers.

Un tableau trouvé dans les excavations d'Herculanum, repréſente le Mercure maritime des Phéniciens, coeffé d'un bonnet ailé & pointu, tenant à la main un filet de pêcheur, & debout ſur une tortue ; ſans doute pour apprendre aux Négociants de Tyr, que les ſpéculations du commerce, demandent pour réuſſir à être combinées avec une ſage lenteur, & exécutées avec la célérité du vent.

On rapporte de ce Dieu un tour assez plaisant qui lui valut sans doute l'inspection sur les voleurs : il défia l'Amour à la lutte. Vénus fut nommée Juge. Un baiser devoit en être le prix. Mercure fut vainqueur ; mais tout en embrassant Vénus, il lui déroba sa ceinture. Elle dut lui pardonner cette espiéglerie ; il influa beaucoup sur le jugement de Pâris, dont il fut le témoin.

Les Anciens aimoient beaucoup à rapprocher ces deux divinités, Vénus & Mercure : soit pour faire sentir le charme attaché à l'éloquence, & pour apprendre aux Orateurs qu'il faut d'abord parler au cœur ; soit pour engager les femmes douées de la beauté, à la culture des dons de l'esprit, plus durables que les attraits de la figure ; soit encore pour montrer que la persuasion regne dans tout son empire sur les levres d'une jolie femme. C'est ce qui a fait dire à Apulée, Métamorph. VI. *Venerem sine Mercurii præsentiâ nihil unquam egisse.*

Vénus ne peut rien sans Mercure.

Aussi fait-on naître l'Amour de l'union de ces deux puissantes divinités. L'Amour, fils du dieu de la Persuasion & de la déesse de la Beauté ! Rien de plus philosophique que cette généalogie.

On confioit encore à Mercure une grave fonction. C'eſt lui, qui au moment de la ſéparation de l'ame d'avec le corps, étoit chargé de la conduire dans les Champs élyſées. Ses aîles, dans cette circonſtance, exprimoient la rapidité du paſſage de la vie au trépas. Mais ſon caducée avoit la vertu d'évoquer les morts & de les tirer des enfers. Hiéroglyphe propre à déſigner le Mercure triſmégiſte des Egyptiens, dont le génie fit ſortir les hommes des ténebres de l'ignorance, & leur donna une ſeconde exiſtence, en les civiliſant. On lui fait honneur de l'invention de la lyre ; & on l'appelloit en conſéquence le pere de l'harmonie : allégorie qui convient parfaitement à un Légiſlateur, ou au Fondateur d'une nation. Mais ſans y chercher un ſens figuré, on devroit peut-être s'en tenir à la lettre, & conjecturer avec quelque vraiſemblance que le premier homme qui poliça ſes ſemblables, fut celui qui par le charme de ſa voix ou par les ſons de quelqu'inſtrument, attira autour de lui pluſieurs familles éparſes ; & captiva leur attention en flattant leurs oreilles : on ne manqua pas de lui faire répéter les airs compoſés dans ſes loiſirs. Puis, on convint

de se rassembler à de certaines époques & dans un lieu désigné pour l'entendre de nouveau. Si l'on suppose à ce premier des Virtuoses une parcelle du génie qui caractérisoit Zoroastre, Mahomet, &c ; il n'en fallut pas davantage pour donner naissance à la Société civile ; & c'est ainsi que la plus petite cause put produire les plus grands effets ; & voilà comme le premier Musicien fut en même-tems le premier Législateur. Mercure dicta des loix au son de sa lyre. Heureux les hommes si leurs codes se ressentoient davantage de cette origine, & s'il regnoit plus d'harmonie dans leur législation!

ERIGONE

Swebach Desmarais inv. Delyhendt sculp

ERIGONE.

Erigone, . . . pio ſacrata parentis amore.

Ovid. Métam. Lib. X.

De l'amour filial exemple révéré,
Ton nom, tendre Erigone ! au Ciel fut conſacré.

LA Piété filiale étoit en grande recommandation chez les Anciens. Ce ſentiment ſi naturel au cœur de l'homme, portoit alors avec lui un caractère religieux. Dans les tems reculés, les enfans rendoient une ſorte de culte à leurs peres. Un pere, dans ſa famille, étoit regardé comme un Dieu. La piété filiale paſſoit pour la premiere des vertus domeſtiques, & la plus ferme colonne de l'édifice ſocial. En effet, l'amour filial & la tendreſſe paternelle, en les ſuppoſant moins tiédes qu'aujourd'hui, ne laiſſeroient preſque rien à faire aux Magiſtrats. Les Anciens ſentoient toute l'importance des mœurs privées ; & la fable ou plutôt le trait hiſtorique, mais altéré, d'Erigone & d'Icarion, eſt un témoignage du cas qu'ils faiſoient de la piété filiale.

Bacchus, dans le cours de ſes voyages, vint en Epire, & fut hébergé chez le Roi Icarion; en reconnoiſſance il fit préſent à ſon hôte de quelques plans de vigne, & lui enſeigna l'art de faire le vin.

Ce bon Monarque, rencontrant des Bergers d'Attique halétans de chaleur, crut ne pouvoir mieux faire, & n'eut rien de plus preſſé, que de leur offrir pour les déſalterer, un vaſe rempli du doux jus de la treille. La liqueur tarie, les buveurs ſe ſurprenant ivres, crurent avoir été empoiſonnés par Icarion & dans leur délire ſe firent juſtice eux-mêmes, en précipitant leur bienfaiteur au fond d'une citerne. Icarion avoit avec lui une chienne nommée Méra; laquelle témoin de cette ſcène, alla rejoindre auſſi-tôt ſa maitreſſe Erigone, & par ſes aboyemens plaintifs, tâcha de lui apprendre ce qu'étoit devenu ſon maître. Erigone, fille d'Icarion, aux cris de la fidele méra, l'obſerva d'abord avec attention, puis ſe laiſſa guider par elle juſqu'à l'endroit de la citerne où giſſoit ſon pere; là, ne pouvant plus douter de toute l'étendue de ſon malheur, à la vue des triſtes reſtes de l'auteur de ſes jours, immobile & muette, on la

vît

vit s'évanouir & tomber morte. D'autres Mythologues prétendent qu'Erigone eut la force de maudire les assassins de son pere, & le courage de s'étrangler avec sa ceinture.

Les Athéniens, touchés de la sensibilité filiale d'Erigone, lui décernerent les honneurs d'une sorte d'apothéose, en la plaçant parmi les astres sous le nom de la Vierge. Icarion son pere, eut part aussi à l'auréole de sa fille, & forma la constellation du Bootès. La petite Méra ne fut pas même oubliée; c'est depuis elle qu'on appelle Canicule, cette suite de jours pendant lesquels le soleil darde sur la terre ses rayons les plus chauds.

C'est ainsi que les Grecs crurent devoir immortaliser l'un des plus beaux traits de piété filiale, & en laisser à la postérité un souvenir durable. Nous nous sommes d'autant plus empressés de le rappeller, qu'en ce moment les liens de famille se relâchent & ont perdu presque toute leur énergie. L'éducation négligée, pour ne pas dire plus, que les peres donnent à leurs enfants, les aliénent les uns des autres. Une froide urbanité remplace ces effusions du cœur, ces douces étreintes qui rapprochoient

jadis les membres d'une même famille & n'en faiſoient qu'un tout indiviſible. Hélas ! oſons le dire ; dans les carrefours de nos grandes Villes, un fils, au convoi de ſon pere, ne ſeroit toujours pas facile à diſtinguer, ſans ſes habits de deuil.

Erigone, élevée aux aſtres ſous le ſigne de la Vierge, ne l'étoit pas cependant tout-à-fait, lors de ſon trépas honorable. Bacchus, en faiſant à Icarion préſent de la vigne & du ſecret de la vinification, ne s'acquittoit envers le pere que d'une dette qu'il avoit contractée avec ſa fille. Le dieu de la Thrace ne put la voir ſans l'aimer, & ne put l'aimer ſans mettre tout en œuvre pour en être payé de retour. Il étudia les goûts de ſa maitreſſe : fille bien née, Erigone avoit ceux de ſon pere, & faiſoit grand cas de la vigne. Bacchus ſe métamorphoſa donc en grappe de raiſin. La fille d'Icarion, ſimple & bonne, ne s'apperçut du déguiſement que quand il n'étoit plus tems, & ne ſut qu'elle avoit mangé d'un fruit défendu, que quand ſa faute involontaire fut conſommée.

Cette foibleſſe, connue de tous ſes compatriotes, ne put enlever à Erigone leur eſtime

& leur admiration. Il n'y a que les ames froides qui peuvent ſe mettre à l'abri de tout reproche ; mais ordinairement elles ne ſont capables que de vertus communes & ſtériles. Les Grecs firent plus ; ils n'héſiterent pas d'offrir dans leurs temples l'image d'Erigone, ſous les traits d'une jeune fille ingénue & toute aimable, la tête ceinte d'une couronne de pampres, & d'une main exprimant le jus d'une ſuperbe grappe de raiſin, dans une coupe élégante ſoutenue de la main gauche. L'artiſte, il eſt vrai, n'oublioit pas d'ajouter, par acceſſoire à cette figure principale, une petite chienne repréſentée dans la plus grande agitation, & au-deſſus de la tête d'Erigone, un amas d'étoiles placées dans l'ordre où ſe trouvent celles de la conſtellation du Bootès.

Ce ſeroit peut-être ici la place de ce conſeil détourné, que donne aux jeunes amans un Poëte érotique moderne :

Ne cueillez pas la Grappe, avant qu'elle ſoit mûre ;
Vous pourriez rencontrer l'amertume & l'aigreur :
Dans le champ du plaiſir conſultez la nature,
Et des fruits de l'amour ménagez bien la fleur.

BACCHUS.

È cinere ut Bacchum Nymphæ cepêre ſorores
Membraque laverunt fonte perennis aquæ,
Junctus amicitiâ eſt nymphis ; ſi fortè repellas,
Natum de flammis experiere deum.

Méleager.

LA NAISSANCE DE BACCHUS, *OU* LE VIN & L'EAU.

Au milieu des flâmes, Bacchus
Recut, comme on ſait la naiſſance :
Des Nymphes tous les cœurs émus
Eurent pitié de ſon enfance ;
Et, de cendre encor tout couvert,
Le plongerent dans leur fontaine :
Leur attente ne fut point vaine ;
Son cœur leur fut toujours ouvert ;
Et depuis ce tems avec elles,
Toujours il aime à ſe mêler.
Si nous oſions les ſéparer
Dans quelques fêtes ſolennelles ;
Nous éprouverions que ce Dieu
Eſt encor pour nous tout de feu.

Mais abandonnons le langage
Que les Muſes nomment divin :
Diſons, en deux mots, que le Sage
Mit toujours de l'eau dans ſon vin.

BACCUS

Les Poëtes étoient ivres, quand ils ont écrit l'hiſtoire du dieu du vin. Au déſordre de leurs idées, on s'apperçoit qu'ils ne célébrerent jamais les myſteres de Bacchus en l'abſence de cette divinité. Cependant à travers les écarts de leur imagination, il ſeroit poſſible de tirer parti de leurs fables, & d'en faire jaillir quelques vérités hiſtoriques & morales. Nous nous bornerons ici à conſidérer Bacchus & ſes attributs, comme l'emblême du vin & de ſes effets.

Le Vin, liqueur miraculeuſe, qui donne & ôte à l'homme la force virile, qui échauffe l'eſprit & l'éteint, qui d'un Therſite fait un Achille, qui rend égaux l'eſclave & ſon maître, qui enrichit le pauvre & enleve aux malheureux le ſouvenir de leurs peines; qui dans la ſaiſon des jouiſſances diſpoſe à l'amour, & en tient lieu dans l'âge des privations; nectar des hommes qui les dédommage de n'être pas des dieux: toutes ces conſidérations étoient plus que ſuffiſantes pour engager les Anciens à diviniſer cette Liqueur précieuſe, & pour juſtifier le culte qu'ils lui rendoient.

Bacchus eſt un fruit de l'amour. Semelé, enceinte de lui, croyant avoir acquis de nouveaux droits ſur ſon auguſte amant, exigea de Jupiter qu'il vînt la viſiter dans tout l'éclat du maître du tonnerre. Cette vanité étoit excuſable peut-être dans une mere jalouſe de donner un état à ſon fils. Jupiter, lié par un ſerment, ne put éluder la parole qu'il avoit donnée à ſa maitreſſe, de lui accorder tout ce qu'elle déſireroit. Il s'offrit donc à ſes yeux au milieu de la foudre. L'amante du premier des immortels, qui n'étoit toujours que la fille d'un Roi, ne put ſoutenir la vue d'un dieu face à face: la malheureuſe en fut conſumée. Mais le Dieu-tonnant ſe reſſouvint que dans peu elle l'eût rendu pere; il ſauva l'enfant à travers les flâmes; & du ſein maternel embrâſé, le fit paſſer dans ſa cuiſſe, l'y retint juſqu'au terme ordinaire de l'enfantement, & à cette époque, le remit aux mains des Nymphes, qui prirent ſoin de la premiere éducation du nouveau-né.

Pour mettre quelque vraiſemblance dans leur récit, les Mythologues ajoutent que Jupiter ſe trouva boiteux pendant un certain tems, ou du moins marchoit avec peine, à cauſe du doux

fardeau dont il s'étoit chargé. Cette derniere circonſtance porte du moins avec elle ſa moralité : ne pourroit-on pas en effet y voir une leçon donnée avec beaucoup de ménagement & de décence, à ceux qui après s'être raſſaſiés des plaiſirs de l'amour, auroient la lâcheté de ſe ſouſtraire aux devoirs de la paternité, & de punir l'enfant des foibleſſes de ſa mere.

Les humides Hyades diſputerent aux Nymphes des fontaines, l'honneur d'élever Bacchus: langage figuré, propre à faire entendre que le raiſin a beſoin de douces pluies pour arriver à une parfaite maturité, & pour amortir l'action trop vive des rayons brûlants du ſoleil.

Bacchus, dit-on encore, fut tranſporté & élevé en Egypte ou dans l'Arabie ; c'eſt-à-dire, ſur un ſol léger, ſablonneux & ſec. Ce ſont-là en effet les qualités qu'on exige d'une terre pour en faire un bon vignoble.

La nourrice de Bacchus, au moment de ſa naiſſance, lui couvrit les levres de miel ; par alluſion peut-être à l'uſage des Anciens, qui ſe voyoient ſouvent obligés d'adoucir leurs vins, auxquels le tems & le terroir avoient fait contracter beaucoup trop d'amertume ou de crudité.

Les Anciens donnent à Bacchus une multitude de noms ; & ſi les dénominations ſervoient à déſigner les variétés de vin d'après la qualité du terroir, les Modernes à leur tour auroient bien des ſurnoms à donner au dieu de la vendange.

Parvenu à l'adoleſcence, Bacchus fit des courſes longues & rapides, & remplit l'univers de ſa gloire & de ſes fureurs ; car on le repréſente ordinairement traîné ſur un char tiré par deux panthères ou deux léopards, & accompagné d'une foule bruyante de Satyres & de Bacchantes. Ce qui ſignifie probablement que l'uſage du vin ne tarda pas à ſe répandre dans preſque toutes les contrées de la terre, & y occaſionna toutes ſortes de déſordres.

Le héros de ces brillantes expéditions, couronné de pampre & couvert de la peau tachetée du tigre, ſignaloit ſon paſſage en frappant la terre de ſon tyrſe ; & des ſources de vin jailliſſoient pour enivrer ceux qui ſuivoient ſa marche triomphale.

Perchée ſur un figuier, la pie babillarde le ſaluoit ſur ſa route, & ſervoit d'hiéroglyphe à a loquacité des buveurs.

Sur quelques monumens antiques, les Bacchantes ont pour ceinture plusieurs serpens entrelacés : symbole de l'éternelle jeunesse de Bacchus, parce que le serpent change de peau tous les ans ; emblême moral, pour apprendre que le vin rajeunit les vieillards en leur inspirant l'insouciance des enfants ; & aussi, parce que le bois tortueux de la vigne imite les contours de cet animal rampant.

Les Anciens quelquefois représentoient Bacchus barbu, pour insinuer que le vin est une liqueur destinée sur-tout à l'âge mûr, & dont on ne doit user que pour réparer les forces épuisées par un travail opiniâtre.

Par fois aussi on dessinoit deux cornes de bœuf sur la tête de Bacchus ; parce qu'on l'honoroit chez les Egyptiens, sous le nom d'Osiris, comme l'inventeur du labourage ; il fut, dit-on, le premier qui fit passer deux taureaux domptés par lui, sous le joug de la charrue.

L'âne lui étoit consacré ; ce quadrupede à longues oreilles, paissant un jour sous ses yeux, le mit sur la voie de tailler la vigne.

On dit que Bacchus, dieu des buveurs, reforma le culte religieux : seroit-ce parce que

les Prêtres chargés de rendre les Oracles, ne montoient sur le trépied sacré, que quand ils se sentoient agités d'une fureur divine qu'ils se procuroient, en s'adjugeant les nombreuses libations de vin offertes entre leurs mains sur les autels ?

Les mystères institués en l'honneur de Bacchus se célébroient la nuit, & s'appelloient *Orgies*. C'est le nom qu'on donne aussi à ces parties de plaisir qui ont lieu ordinairement vers le soir, & qui se prolongent quelquefois jusqu'au lever de l'aurore. La lumiere des flambeaux redouble la joie des Convives ; le vin a plus d'éclat dans les coupes de cristal, & pétille davantage à travers les flaccons de fougere, éclairés par les bougies multipliées. Tandis que toute la nature affaissée par le travail du jour est plongée dans le repos, l'ami de Bacchus s'applaudit de veiller & de sentir tout le prix de l'existence. Il semble craindre que le présent ne lui échappe en pure perte ; & il n'est pas d'humeur à remettre au lendemain la jouissance du moment. Il ne verra peut-être pas luire le jour qui va suivre. Il n'aura pas dumoins à se reprocher d'avoir laissé fuir un seul

inſtant ſans le mettre à profit. Tels étoient les principes des Epicuriens modérés.

Mais les Bacchantes ou les Ménades, qui faiſoient les principaux honneurs de la fête de Bacchus, ſervoient à peindre dans toute leur énergie les excès dont les femmes ſont capables, quand elles ſe livrent à une autre ivreſſe que celle de l'amour. Alors, elles ſemblent n'avoir plus de ſexe. La modeſtie ceſſe d'être une vertu pour elles; la douceur n'eſt plus en leur pouvoir. Les graces fuient devant leurs pas égarés. La ceinture de Vénus déchirée par elles, eſt le ſignal du déſordre le plus complet. Armées du tyrſe & de torches flamboyantes, preſque nues, les cheveux épars, les Bacchantes ſe diſperſent dans les forêts dont elles font retentir les échos de leurs cris prolongés. La rencontre du lyon privé de ſa famille ne les effraye pas. La lyre même d'Orphée n'a point de ſons aſſez touchants pour flatter leurs oreilles & attendrir leur cœur. Orphée lui-même, le tendre époux de la chaſte Euridice, tombera ſous leurs coups, s'il ne daigne pas s'aſſocier à leurs orgies, & ſera dilaceré de leurs mains ſacriléges. C'eſt ſous ces traits que la ſage Mythologie aimoit à pein-

dre les effets de la liqueur bacchique prise sans mesure ; ils chargeoient sans doute le tableau, pour faire plus d'impression.

Mais comment excuserons-nous les Anciens des excès d'un autre genre qu'ils se permettoient pendant leurs orgies, & qu'ils sanctifioient pour ainsi-dire par un culte public ? Que penser de ce Simulachre *phallique*, qui faisoit l'un des objets les plus révérés dans les temples de Bacchus ; Reliques non-seulement précieuses aux yeux des Bacchantes en délire ; mais à la vue desquelles la mere pudique admettoit sa fille innocente. Un tel spectacle prouve tout à la fois une bien grande corruption & une extrême simplicité de mœurs.

On immoloit à Bacchus un bouc, comme un sacrifice expiateur, pour le dégât que cet animal fait dans les vignes quand il n'est point surveillé.

Le lierre étoit consacré à Bacchus, parce qu'on attribuoit à cet arbrisseau la vertu d'abattre les fumées du vin montées au cerveau des buveurs sans retenue. Des couronnes de lierre servent encore aujourd'hui de signes indicatifs aux endroits où le peuple célébre ses

orgies : c'eſt-là que Bacchus fait des heureux, & attache à la vie des êtres qui s'en dégoûteroient bientôt, s'ils n'avoient la reſſource, au moins une fois la ſemaine, de noyer dans le vin le ſouvenir de leurs peines journalieres.

Les Grecs avoient établi un Magiſtrat, pour faire obſerver une ſorte de police dans les feſtins. Il comptoit le nombre de coups qu'on devoit boire ; les Athéniens, moins buveurs que les Romains, laiſſoient au Convive la liberté de ſortir de table, quand il le jugeoit à propos. *Aut bibe, aut abi*, lui diſoit-on : *bois, ou ſors.* A Rome on étoit plus intolérant. Horace, dont l'autorité eſt de poids en pareille matiere, traitoit ces réglemens de table, de *loix inſenſées ;*

. . . *Legibus inſanis.* . . .

dans les repas publics & dans les ſacrifices, ceux qui adminiſtroient à boire, n'étoient point de miſérables eſclaves. On tiroit les *Pocillatores*, *Echanſons*, des familles nobles. Cette fonction étoit honorable ; & on aimoit à s'en rappeller l'époque. On ſe faiſoit ſculpter dans ce coſtume par vanité, & quelquefois auſſi par eſprit de religion ; car les Anciens la faiſoient entrer

par-tout ; ils mettoient, pour ainſi-dire, leurs dieux à toute ſauce : qu'on me paſſe cette expreſſion triviale, à cauſe de ſon analogie avec le ſujet.

Cet eſprit religieux des Anciens qu'ils portoient juſqu'au ſein de leurs plaiſirs, ne doit point ſurprendre : ils ſubordonnoient leur croyance & leur culte à leurs beſoins & à leurs goûts. Quels dieux méritoient davantage toute la reconnoiſſance d'un joyeux convive que Cérès & Bacchus? de telles divinités n'étoient dignement honorées qu'à table :

Inter pocula.

Les Anciens mettoient de l'eau dans leur vin. Anacréon lui-même buvoit ainſi. Mais le mélange ſe faiſoit à diverſes meſures. Eſychius prétend que ſur trois parties d'eau, on en mettoit une de vin. Ariſtophane veut trois cinquiémes d'eau ſur deux cinquiémes de vin. Hyppocrate conſeilloit autant de l'un que de l'autre. Quelquefois il ordonne le vin pur, & par fois il permet l'ivreſſe.

On appelloit *ſcythica potio*, un breuvage de vin ſans eau ; ſans doute parce que les Scythes, nation turbulente, ne connoiſſoient point l'art

de tempérer avec l'eau les fumées du vin. Et c'eſt pour nous faire aimer la modération, que les Sages de l'Antiquité avoient imaginé l'allégorie charmante de Bacchus élevé par les Nymphes : c'étoit une belle leçon de tempérance dont ils faiſoient uſage dans leurs aimables orgies. Tout le monde ne ſait peut-être pas que la ſecte rigide des Stoïciens, regardoit l'ivreſſe comme un palliatif contre les maladies de l'ame.

On donnoit à Bacchus l'épithete de *cantor*, *le chanteur*. On ajoutoit qu'il aime à ſe trouver parmi les Muſes & à mêler ſa voix à leur chœur. On ne ſauroit aſſigner une époque fixe à l'origine de la Poéſie lyrique. De tems immémorial on chanta autour de l'autel des dieux & à la table des Princes ; & quoiqu'en diſe Athénée, Anacréon, d'agréable mémoire, ne fit point ſans doute la premiere chanſon à boire. Très certainement, avant ce Poëte épicurien, il y avoit des buveurs & des amants.

Le luxe & l'étiquette nous font négliger cette coutume antique, de couronner les repas par quelques chanſons. Nous voulons mettre de la dignité ou plutôt de la morgue juſque

dans nos plaiſirs : il ſemble même que nous rougiſſions des dons de la nature, dont les Anciens ſe montroient ſi jaloux & ſi fiers. Nos élégants des deux ſexes affichent une ſanté délabrée, & n'oſeroient avouer une conſtitution robuſte, un tempérament mâle, parce qu'ils auroient cela de commun avec le peuple & les gens de la campagne. L'appétit a déſerté nos tables, jadis abondamment ſervies, aujourd'hui décorées de mets délicats & peu ſubſtantiels. Le vin a fait place à l'eau ; & la gaieté franche, fille de Bacchus, a diſparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette ſobriété fauſſe n'a point amélioré nos mœurs ; de ſales équivoques ont fait taire les refrains naifs & ſans prétention, que nos bons ayeux détonnoient le verre à la main. Le cyniſme des orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivreſſe bruyante, mais cordiale, qui réconcilioit les amis brouillés & même l'Hymen avec l'Amour.

Bacchus ſe nommoit auſſi *Dioniſus*, mot grec compoſé, qui revient à-peu-près à l'expreſſion françoiſe *donneur d'eſprit*. Car ſi l'amour donne de l'eſprit aux jeunes filles, le vin produit le même effet ſur le cerveau des buveurs, qui

qui s'en tiennent, comme on dit, à une pointe de vin.

On appelloit encore Bacchus, *Liber pater*, ou *Lyæus*, pour peindre d'un seul mot un des heureux effets du jus de la treille pris à une dose quelque peu au-dessus du besoin. Le buveur dans cette douce situation ne sent plus le fardeau de la vie ; dégagé de toute entrave civile, aucune considération humaine n'enchaîne sa langue ni ses mouvemens. C'est le fils de la nature que Bacchus enfante à la liberté.

On donnoit dans les orgies, le sobriquet de *Bromius*, *querelleur*, à Bacchus, qu'on représentoit dans ce cas-là sous le costume militaire. Les Anciens aimoient à joindre & souvent à confondre Mars & Bacchus, le dieu de la guerre & celui du vin. En effet les buveurs sont rarement en paix : d'ailleurs le vin donne du courage & aveugle sur le danger. Un soldat est certain de la victoire, quand il a trempé ses armes dans le vin. Mais aussi que de querelles cette boisson perfide fomente & éternise ! que de fois un joyeux banquet s'est changé en un théâtre sanglant ! L'Histoire n'avoit que trop appris aux Anciens les funestes effets du vin pris

ſans meſure ; & c'eſt ſans doute ce qui les engagea à donner à Bacchus le caſque, la cuiraſſe, la lance & les autres attributs de Mars.

Enfin il arrivoit que les Anciens, paſſant d'une extrémité à l'autre, peignoient Bacchus enfant & dans une nudité abſolue : ſans doute pour faire entendre qu'un buveur ne ſauroit tenir un ſécret caché, & qu'il eſt incapable de ſe taire à propos. Pour completter cette allégorie, on auroit dû placer dans le temple de Bacchus, une ſtatue de la vérité ſans voile.

On fait ſéjourner Bacchus pendant trois jours dans les demeures ſombres de Proſerpine ; parce qu'ordinairement, ſtérile pendant les trois premieres années, la vigne paſſe ce tems à pouſſer des racines en terre. On ajoute qu'ayant été demembré par les Titans, il fut enſéveli & reſſuſcita quelque tems après : autre alluſion à la plantation & à la taille de la vigne, pour lui faire rapporter des fruits dans la ſaiſon.

On aſſiſtoit aux proceſſions uſitées dans les fêtes myſtérieuſes de Bacchus, en affectant une démarche incertaine & chancelante, pour marquer le peu de force & le maintien mal aſſuré des buveurs ivres.

Un monument antique nous a transmis la figure d'un Satyre renversé sur le dos, & faisant de vains efforts pour se relever. Bacchus est là qui le terrasse, enchaîne toutes ses forces, & l'empêche d'aller faire un sacrifice à un priape voisin ; l'Artiste, auteur de cette composition allégorique, aura sans doute voulu faire entendre que le vin annulle toutes les facultés du buveur. Mais laissons parler Ovide, pour terminer cet article d'une maniere piquante.

Vina parant animum Veneri : nisi plurima sumas,
Et stupeant multo corda sepulta mero.
Nutritur vento, vento restinguitur ignis :
Lenis alit flammas, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta sit, ut tibi curas
Eripiat : si qua est inter utramque nocet.

Remed. am. V. 805. & seq.

IMITATION.

Bacchus réveille & provoque l'Amour :
Mais prise avec excès, sa liqueur est traîtresse ;
Elle endort le cœur sans retour,
Et fait languir le feu de la tendresse.
Le flambeau de l'Amour s'allume en s'agitant ;
Mais il s'éteint & se consume vîte,
Quand on l'expose au trop grand vent
Une pointe de vin ranime, échauffe, excite ;

Il faut, pour être heureux, perdre un peu de raiſon :
Mais pour jouir de ſa Conquête,
Il faut auſſi que le cœur & la tête
Soient toujours bien à l'uniſſon.

MARS.

MARS.

Mars, Rex perpetua ſanieque & cæde cruente;
Horrende humano gaudens & ſanguine nomen,
Qui gladiiſve haſtiſve cupis contendere ſemper.
Hym. Orpheus.

Son oreille ſe plaît au cliquetis des armes;
Il aime à voir couler & le ſang & les larmes.....
O guerriers ! mieux que Mars, reglez votre courroux;
Et qu'avec le Héros, on trouve l'homme en vous !

LA naiſſance de Mars n'eſt pas des plus régulières. Junon le mit au monde, ſans la participation de ſon auguſte mari. Jupiter crut peut-être qu'il étoit de ſon honneur de déſavouer un fils qui devoit mettre tout à feu & à ſang ſur la terre, & entretenir les hommes dans une rixe continuelle.

Mars naquit preſqu'en même tems que ſa ſœur Hébé. En effet, la jeuneſſe eſt la ſaiſon propre aux exercices militaires. Le ſang eſt dans toute ſon effervescence. L'ardeur & la témérité caractériſent cette époque brillante de la vie. Alors, on ne ſoupçonne point de dangers; on ne voit que la gloire. Alexandre, mort à 33 ans, avoit déja fourni la carrière de l'héroiſme.

Mars fut conçu & nourri dans les champs d'Olenus, en Thrace, dont les habitants belliqueux ne connoiſſoient que le droit du plus fort. Ce qui a fait conjecturer qu'il étoit un des premiers rois de ce pays, qui fidèle au caractère de ſa nation, ſe dévoua tout entier au métier des armes. Avant lui, dit-on, les hommes s'armoient de ce qu'ils trouvoient ſous leurs mains, & combattoient à l'aventure les uns contre les autres. Mars ſoumit l'attaque & la défenſe à des régles certaines. L'art de ſe détruire fut réduit en principes. C'eſt Mars auſſi qui rendit le cheval complice de la violence de l'homme. Et le fer, juſqu'alors conſacré à des uſages innocents, fut converti en armes homicides. C'eſt Mars encore qui conſeilla aux ſoldats d'occuper leurs loiſirs à la chaſſe ou aux exercices du gladiateur; enſorte que la paix même ſervoit d'école à la guerre, & en avoit l'appareil formidable.

Les Nations ambitieuſes crurent ne pouvoir jamais rendre d'aſſez grands honneurs pour de tels bienfaits. Athènes lui dédia un temple fameux, où ſa ſtatue avoit pour compagnes deux autres de Vénus. On ſait les aventures ſcanda-

leuſes de la mere des Amours, avec le pere des guerriers; la ſtatue de Pallas, ſans laquelle il n'eſt point de véritables héros, & celle de Bellone, ſœur du dieu, s'y trouvoient auſſi. Sous le veſtibule de ce même temple, on rencontroit le ſimulacre d'Apollon; Lycurgue ſacrifioit aux Muſes avant de donner la bataille; & l'effigie d'Hercule, afin que les gens de guerre ſe modelaſſent ſur ce grand homme, qui ne levoit ſa maſſue que pour défendre l'innocence & combattre les monſtres.

A Lemnos, on lui ſacrifioit des victimes humaines. Rome rendoit un culte ſolennel à Mars; elle lui devoit ſa fortune; pluſieurs fêtes dans l'année lui étoient conſacrées, tant au champ de Mars, qu'au cirque & dans des temples ſuperbes. Sur l'emplacement & avec les débris de l'un d'eux, on a élevé, dit-on, l'Egliſe de S^te. Marie-des-palmes. Le tems amène des métamorphoſes plus étranges encore.

Le Sénat quelquefois s'aſſembloit dans le temple de Mars, & ſes déciſions n'étoient que trop ſouvent inſpirées par la divinité du lieu.

Les Poëtes donnoient carrière à leur imagination pour peindre le dieu des guerriers, cer-

tains de n'en jamais trop dire. Ils le deſſinoient ſous les traits d'un homme jeune encore, au regard farouche, le front ſouillé de ſang & de pouſſière. Un caſque ombragé d'un panache de pourpre, ſert moins à garantir ſa tête, qu'à lui rendre le viſage encore plus menaçant. Sa large poitrine eſt à nud, & ſemble provoquer les traits de l'ennemi. Il agite une longue pique dans ſa main droite; de l'autre, quelquefois il porte un bouclier, plus ſouvent il ſecoue un fouet: il excite à la courſe deux chevaux ardens qui précipitent ſon char dans la mêlée. L'un de ces courſiers ſans frein, eſt appellé la terreur, & l'autre l'effroi. La Renommée vole devant lui, & porte la déſolation par-tout où elle annonce ſon paſſage. Eſculape eſt à ſa ſuite, occupé à fermer les plaies ſans nombre qu'on lui découvre de tous côtés. Les moiſſons & les chaumières ſont la proie des flammes; & la Famine, au teint have, ſéjourne dans tous les lieux que Mars a viſités; quelquefois elle ſe change en déſeſpoir & ſe dévore elle-même.

Les Peintres philoſophes repréſentoient Mars aveugle, parce que la manie de la gloire & le vertige de la vengeance, frappent indiſtincte-

leuſes de la mere des Amours, avec le pere des guerriers; la ſtatue de Pallas, ſans laquelle il n'eſt point de véritables héros, & celle de Bellone, ſœur du dieu, s'y trouvoient auſſi. Sous le veſtibule de ce même temple, on rencontroit le ſimulacre d'Apollon; Lycurgue ſacrifioit aux Muſes avant de donner la bataille; & l'effigie d'Hercule, afin que les gens de guerre ſe modelaſſent ſur ce grand homme, qui ne levoit ſa maſſue que pour défendre l'innocence & combattre les monſtres.

A Lemnos, on lui ſacrifioit des victimes humaines. Rome rendoit un culte ſolennel à Mars; elle lui devoit ſa fortune; pluſieurs fêtes dans l'année lui étoient conſacrées, tant au champ de Mars, qu'au cirque & dans des temples ſuperbes. Sur l'emplacement & avec les débris de l'un d'eux, on a élevé, dit-on, l'Egliſe de S^te^. Marie-des-palmes. Le tems amène des métamorphoſes plus étranges encore.

Le Sénat quelquefois s'aſſembloit dans le temple de Mars, & ſes déciſions n'étoient que trop ſouvent inſpirées par la divinité du lieu.

Les Poëtes donnoient carrière à leur imagination pour peindre le dieu des guerriers, cer-

tains de n'en jamais trop dire. Ils le deſſinoient ſous les traits d'un homme jeune encore, au regard farouche, le front ſouillé de ſang & de pouſſière. Un caſque ombragé d'un panache de pourpre, ſert moins à garantir ſa tête, qu'à lui rendre le viſage encore plus menaçant. Sa large poitrine eſt à nud, & ſemble provoquer les traits de l'ennemi. Il agite une longue pique dans ſa main droite; de l'autre, quelquefois il porte un bouclier, plus ſouvent il ſecoue un fouet: il excite à la courſe deux chevaux ardens qui précipitent ſon char dans la mêlée. L'un de ces courſiers ſans frein, eſt appellé la terreur, & l'autre l'effroi. La Renommée vole devant lui, & porte la déſolation par-tout où elle annonce ſon paſſage. Eſculape eſt à ſa ſuite, occupé à fermer les plaies ſans nombre qu'on lui découvre de tous côtés. Les moiſſons & les chaumières ſont la proie des flammes; & la Famine, au teint have, ſéjourne dans tous les lieux que Mars a viſités; quelquefois elle ſe change en déſeſpoir & ſe dévore elle-même.

Les Peintres philoſophes repréſentoient Mars aveugle, parce que la manie de la gloire & le vertige de la vengeance, frappent indiſtincte-

ment sur toutes sortes de victimes, & ferment les yeux sur les suites déplorables d'une guerre.

Chacun des dieux avoit sa place assignée dans l'Univers. Jupiter demeuroit ordinairement au Ciel, Neptune sous les eaux; Pluton regnoit sur les enfers. Mais on ne donnoit point à Mars de domicile fixe. Hélas ! c'est une triste vérité que la Mythologie a voulu exprimer sous le voile de l'allégorie. Toute la terre n'est qu'un vaste champ de bataille, où les mortels se ménagent à peine des treves de courte durée. Il y a long-tems que la Paix est remontée dans l'Olympe, à la suite de la Justice.

BELLONE.

Ipſa bipenne ſuos cædit violenta lacertos.
Tibul. Lib. I. Eleg. 6.

Bellone, aux champs d'honneur,
Dans ſon ardeur extrême,
Se mutile elle-même
De ſon fer deſtructeur.

Il ſemble que la Mythologie ait fait un double emploi dans le perſonnage de Bellone. La guerre & ſes horreurs étoient déja aſſez énergiquement peintes ſous les attributs de Mars. Tout paroiſſoit dit ; Bellone, au premier coup d'œil, ne paſſe que pour une répétition & un hors d'œuvre.

Mais les Anciens avoient leurs raiſons, pour en agir ainſi. En parcourant leur hiſtoire, ils avoient obſervé que le Sexe dont la douceur eſt le principal appanage, peu fidèle à ſon caractère primitif, avoit été l'agent ou l'occaſion de la plupart des guerres. En conſéquence, ils ont cru devoir donner une ſœur à Mars. Rivale de ſon frere, elle lui diſpute la gloire de porter les coups les plus cruels & les plus nom-

BELLONNE.

ment sur toutes sortes de victimes, & ferment les yeux sur les suites déplorables d'une guerre.

Chacun des dieux avoit sa place assignée dans l'Univers. Jupiter demeuroit ordinairement au Ciel, Neptune sous les eaux; Pluton regnoit sur les enfers. Mais on ne donnoit point à Mars de domicile fixe. Hélas ! c'est une triste vérité que la Mythologie a voulu exprimer sous le voile de l'allégorie. Toute la terre n'est qu'un vaste champ de bataille, où les mortels se ménagent à peine des treves de courte durée. Il y a long-tems que la Paix est remontée dans l'Olympe, à la suite de la Justice.

BELLONE.

Ipſa bipenne ſuos cædit violenta lacertos.
Tibul. Lib. I. Eleg. 6.

Bellone, aux champs d'honneur,
Dans ſon ardeur extrême,
Se mutile elle-même
De ſon fer deſtructeur.

Il ſemble que la Mythologie ait fait un double emploi dans le perſonnage de Bellone. La guerre & ſes horreurs étoient déja aſſez énergiquement peintes ſous les attributs de Mars. Tout paroiſſoit dit; Bellone, au premier coup d'œil, ne paſſe que pour une répétition & un hors d'œuvre.

Mais les Anciens avoient leurs raiſons, pour en agir ainſi. En parcourant leur hiſtoire, ils avoient obſervé que le Sexe dont la douceur eſt le principal appanage, peu fidèle à ſon caractère primitif, avoit été l'agent ou l'occaſion de la plupart des guerres. En conſéquence, ils ont cru devoir donner une ſœur à Mars. Rivale de ſon frere, elle lui diſpute la gloire de porter les coups les plus cruels & les plus nom-

breux ; loin de ſervir de Médiatrice entre les Combattans, loin d'adoucir leur férocité, on peint Bellone ſecouant ſur leur tête le flambeau de la Diſcorde. C'eſt elle, dit-on, qui a ſoin du char de Mars ; qui attele ſes courſiers, & qui les guide par-tout où il y a des dangers à braver, ou du ſang à répandre. Quelquefois on la repréſente, montée ſur un cheval de bataille & ſonnant de la trompette ou du clairon, pour diſtraire le ſoldat des horreurs de la mêlée & des cris des mourans.

Les guerriers dévotieux ne commençoient point un combat, avant de rendre leurs hommages à cette Divinité. Ils l'invoquoient à grands cris ; puis ils ſe faiſoient une inciſion aſſez profonde à la cuiſſe, recueilloient ſur leur manteau le ſang de cette bleſſure, & l'offroient en libation. Quelquefois on ſe coupoit le bout d'un doigt, ou bien l'on promettoit de le faire, ſi la bataille avoit une heureuſe iſſue. Ce vœu dans les premiers tems fut acquitté fidèlement & en nature ; mais par la ſuite, on ſe contenta de quelques gouttes de ſang.

Les Amazones avoient choiſi cette Divinité pour leur patrone favorite. C'eſt à Bellone

qu'elles adreſſoient leurs ſupplications, lors de la douloureuſe opération qu'elles avoient le courage d'endurer au ſein, pour ſe rendre plus habiles à tirer de l'arc. Voici quelques fragments de la priere uſitée en pareil cas.

Priere des Amazones, à Bellone.

SŒUR & rivale de Mars, & non ſa femme! chaſte vierge! dont les mâles attraits n'ont jamais été ſoumis au pouvoir de l'Amour. O Bellone! ſoutiens les droits de notre Sexe. En vain les hommes jaloux ont voulu nous ravir le plus précieux de nos avantages. En vain ces tyrans ſuperbes ont voulu nous réleguer dans le cercle obſcur des fonctions domeſtiques. Et nous auſſi, nous ſavons combattre & vaincre. Nous ſavons manier d'autres armes que l'aiguille & le fuſeau. O Bellone! compagne de Mars, à ton exemple, toutes les femmes ne devroient-elles pas marcher de front & d'un pas égal avec les hommes? Déeſſe de la force & du courage! du moins, tu n'auras point à rougir des Amazones.

Bellone avoit un collége de Prêtres, qui lui rendoient un culte digne d'elle. Leurs ſolennités

breux ; loin de ſervir de Médiatrice entre les Combattans, loin d'adoucir leur férocité, on peint Bellone ſecouant ſur leur tête le flambeau de la Diſcorde. C'eſt elle, dit-on, qui a ſoin du char de Mars ; qui attele ſes courſiers, & qui les guide par-tout où il y a des dangers à braver, ou du ſang à répandre. Quelquefois on la repréſente, montée ſur un cheval de bataille & ſonnant de la trompette ou du clairon, pour diſtraire le ſoldat des horreurs de la mêlée & des cris des mourans.

Les guerriers dévotieux ne commençoient point un combat, avant de rendre leurs hommages à cette Divinité. Ils l'invoquoient à grands cris ; puis ils ſe faiſoient une inciſion aſſez profonde à la cuiſſe, recueilloient ſur leur manteau le ſang de cetre bleſſure, & l'offroient en libation. Quelquefois on ſe coupoit le bout d'un doigt, ou bien l'on promettoit de le faire, ſi la bataille avoit une heureuſe iſſue. Ce vœu dans les premiers tems fut acquitté fidèlement & en nature ; mais par la ſuite, on ſe contenta de quelques gouttes de ſang.

Les Amazones avoient choiſi cette Divinité pour leur patrone favorite. C'eſt à Bellone

qu'elles adreſſoient leurs ſupplications, lors de la douloureuſe opération qu'elles avoient le courage d'endurer au ſein, pour ſe rendre plus habiles à tirer de l'arc. Voici quelques fragments de la priere uſitée en pareil cas.

Priere des Amazones, à Bellone.

SŒUR & rivale de Mars, & non ſa femme! chaſte vierge! dont les mâles attraits n'ont jamais été ſoumis au pouvoir de l'Amour. O Bellone! ſoutiens les droits de notre Sexe. En vain les hommes jaloux ont voulu nous ravir le plus précieux de nos avantages. En vain ces tyrans ſuperbes ont voulu nous réleguer dans le cercle obſcur des fonctions domeſtiques. Et nous auſſi, nous ſavons combattre & vaincre. Nous ſavons manier d'autres armes que l'aiguille & le fuſeau. O Bellone! compagne de Mars, à ton exemple, toutes les femmes ne devroient-elles pas marcher de front & d'un pas égal avec les hommes? Déeſſe de la force & du courage! du moins, tu n'auras point à rougir des Amazones.

Bellone avoit un collége de Prêtres, qui lui rendoient un culte digne d'elle. Leurs ſolennités

tés n'étoient rien moins que paisibles. Ils exécutoient dans l'intérieur du temple, des combats qui n'étoient que trop souvent sérieux : le sang humain rougissoit les autels.

César nous apprend que chez les habitants de la Cappadoce, dans l'Asie mineure, les ministres de Bellone étoient tellement considérés, qu'ils avoient le pas sur tous les autres Ordres de l'état, immédiatement après le Souverain. On croyoit devoir cette déférence à une divinité aussi redoutable.

On dit que Pluton, après plusieurs années de ménage avec Proserpine, fit des propositions à Bellone qui les accepta. Depuis cette époque, il regne entr'eux une intelligence sécrette, qui ne tourne pas au profit de la pauvre espece humaine.

Bellone étoit aussi considérée comme un personnage purement moral, & servoit à caractériser la colere avec tous ses accessoires, avec toutes ses suites.

NEPTUNE.

Bina tibi ſuperi Neptuno munera donant;
Flectere equos, regere & naves, quæ marmora ſulcant.
Homer. Hymn.

Neptune, de l'Olympe a reçu deux emplois:
Au Pilote docile,
A l'Ecuyer agile,
Sur la terre & les mers, ce dieu dicte des lois.

FILS de Saturne & d'Ops, frere de Jupiter & de Pluton, Neptune eut en partage dans la ſucceſſion de ſon pere, l'empire des mers & de tout ce qu'elles renferment. Lucien lui donne des cheveux noirs & des yeux bleus. On le repréſente ordinairement comme un vieillard robuſte, aux épaules charnues, à la poitrine large, & ſon coſtume caractériſtique eſt une draperie de couleur d'azur. Platon raconte que les Inſulaires de la célèbre Atlantique, dans un temple ſuperbe qu'ils éleverent ſur leur rivage en l'honneur de Neptune, ſe le repréſentoient d'une ſtature telle que toute la capacité du ſanctuaire en étoit remplie. Le dieu étoit porté ſur un char attelé de quatre courſiers aîlés.

NEPTUNE.

Une aigue-Marine antique nous a conſervé la figure de Neptune monté ſur la proue d'un vaiſſeau, la main gauche armée d'un trident, & agitant de la droite un fouet levé ſur deux chevaux ordinaires. Au côté droit de la tête, ſe voit la conſtellation de la petite ourſe.

Il eſt aſſez vraiſemblable que Neptune eſt le nom de celui qui le premier oſa entreprendre en mer un voyage de long cours, peut-être de trois années déſignées par la triple pointe du ſceptre maritime; à moins qu'on n'aime mieux adopter la conjecture de Fulgence, Liv. I. ſelon lui, le Trident exprime les trois qualités caractériſtiques de l'eau, qui doit être fluide, potable & fécondante. Quelquefois cependant ſur les monumens, Neptune n'a pour attribut qu'une ſimple pique fort longue.

Au retour de ſa navigation lointaine, le premier des Pilotes aura reçu les honneurs de l'apothéoſe; comme c'étoit la coutume chez les Anciens, afin d'exciter l'émulation parmi les Inventeurs des choſes. Ils chargeoient la Religion d'acquitter les dettes de la Politique.

Neptune méritoit une triple auréole : le même qui ſut donner un frein aux flots de la mer,

vint encore à bout, dit-on, de faire paſſer ſous le joug le cheval juſqu'alors indompté! Il civiliſa (ſi l'on peut s'exprimer ainſi) ce quadrupede ſauvage, errant avant lui dans les forêts. Il l'aſſujettit à la main & à la voix; & ce ne fut pas la moindre des conquêtes de l'homme. Au milieu de l'aréopage étonné, Minerve d'un coup de ſa lance fit germer l'olivier, ſymbole de la paix. Neptune, d'un coup de ſon trident, lui diſputa la palme, en faiſant ſortir de la terre le cheval tout dreſſé aux divers uſages de la ſociété, qui ne peut plus ſe paſſer des ſervices de cet animal docile.

A ces deux talens, la marine & l'équitation, Neptune en joignoit encore un troiſieme, l'art des fortifications. Ce fut lui qui de ſociété avec Appollon, bâtit les murailles de Troye. Il fut payé d'ingratitude: on lui retint, dit-on, ſon ſalaire. Mais Hérodote a vengé la mémoire de Laomédon. Il nous apprend que ce Prince conçut l'heureuſe idée d'appliquer à la reconſtruction des murailles d'Ilium, les deniers conſacrés à l'entretien du temple de Neptune. Les Prêtres qui n'étoient pas alors les meilleurs citoyens de l'état, lui firent expier cherement

cette ſage adminiſtration des finances, en le rendant le plus infortuné des peres. Le choix de la victime qui devoit être expoſée au reſſentiment de la divinité, tomba ſur la fille même du Souverain; & le peuple ſuperſtitieux fut de moitié dans leur complot contre un bon Roi, qui avoit trouvé le ſecret de pourvoir à la ſûreté de ſes ſujets ſans les fouler d'impôts.

Neptune s'étoit fait architecte, par ſuite d'une querelle aſſez vive qu'il eut avec Jupiter, & dans laquelle l'avantage ne fut point de ſon côté. Les hommes qui firent les dieux à leur reſſemblance, ne manquerent pas de prêter au Ciel les foibleſſes de la terre; en conſéquence, la concorde entre les freres d'une même famille, ſi rare ici-bas, ne l'étoit pas moins dans l'Olympe.

Les Naturaliſtes de l'Antiquité, aſſignoient les eaux de la mer pour principale cauſe aux tremblemens de terre. C'eſt en conſéquence de cette opinion que la Calabre, ſi ſouvent le théâtre de ſes révolutions phyſiques, s'étoit miſe ſous la protection ſpéciale de Neptune. Elle lui immoloit un taureau noir. Etoit-ce parce qu'on trouvoit quelqu'analogie entre le mugiſſement de cette victime, & le bruit ſourd qui précede une tempête ſouterraine.

Une tradition répandue à Corcyre en donnoit une autre raiſon. Sur le territoire de cette île célèbre (aujourd'hui Corfou), un taureau s'écarta un jour de ſa bande, & ſe trouvant ſur le bord de la mer, ſe mit à mugir. On accourut au bruit, & l'on apperçut à l'endroit du rivage où il s'étoit arrêté, un grand nombre de thons, dont on fit la pêche la plus abondante. Par reconnoiſſance, on eut la barbarie d'immoler auſſi-tôt à Neptune le quadrupede paiſible & fort étranger à cet événement. Depuis on crut devoir commencer par le même ſacrifice, les grandes pêches du thon. Les Romains étoient dans l'uſage de brûler ſur les autels de Neptune, le premier de ces poiſſons pris dans leurs filets.

Corcyre d'ailleurs devoit un culte à Neptune; puiſque ce dieu galant lui donna le nom de l'une de ſes maîtreſſes. Car il en eut beaucoup, & Cypris même eſt du nombre. Le dieu de la mer avoit quelques droits ſur Vénus Anadiomene.

A l'une des Nymphes qu'il aima, il accorda le privilége excluſif de marcher ſur les eaux : peut-être n'eſt-ce qu'une expreſſion poétique,

pour exprimer combien cette Belle étoit agile, & l'extrême légéreté de ſes pas.

Tyro, fille de l'impie Salmonée, ſeule & ſans penſer à mal, ſe baignoit dans l'Enipée en Elide. Rien ne coûte à l'Amour; on lui ſacrifie juſqu'à l'amour-propre. Le dieu de la mer conſentit un moment à n'être qu'un ruiſſeau, pour jouir des appas de l'aimable baigneuſe. Deux jumeaux furent les fruits de cette métamorphoſe accidentelle.

Il ſe déguiſa, ou pour parler la langue des Anciens, il ſe métamorphoſa en cheval pour ſéduire ſa propre ſœur *Cérès-Erynnis*, ſurnommée ainſi, afin d'atteſter ſon innocence. L'attentat de ſon frere lui inſpira, dit-on, une indignation qui fut portée juſqu'au délire. Cette aventure qui lui fit moins de déshonneur ſans doute qu'à Neptune, lui valut une ſtatue de bois, qui fut tellement négligée dans la ſuite par les femmes chargées de ſon culte, qu'on la trouva brûlée dans un coin du temple. La déeſſe fut ſi ſenſible à cet outrage qu'elle affama, ajoute-t-on, les habitants de l'endroit.

Cette épiſode de l'Hiſtoire poétique de Neptune, pourroit être regardée comme l'enveloppe

d'un principe d'économie politique. La déeſſe de la moiſſon violée par le dieu du commerce, & les ſuites de cette aventure, ſemblent inſinuer, que l'exportation des bleds qui n'eſt retenue par aucune reſtriction, peut en certain cas faire beaucoup de tort à l'agriculture, & cauſer ſouvent des diſettes parmi les Agriculteurs.

Philoſtrate fait mention de deux îles, où l'on rendoit un culte à Neptune laboureur; il étoit peint dans ſon temple dirigeant d'une main le ſoc d'une charrue, & de l'autre le timon d'un vaiſſeau & d'un charriot : & par cette allégorie, on vouloit apparemment faire entendre que les deux pivots d'un état, ſont l'Agriculture & la Marine-marchande; que l'une alimente l'autre; que celle-ci ſert de débouché à celle-là, & que le bonheur des peuples réſulte de l'harmonie qui doit toujours régner entr'elles, & de l'unité de leurs opérations.

L'hiſtoire de Neptune nous offre un autre trait, qui pourroit ſervir de moralité dans l'occaſion. Cénée, beauté Theſſalienne, fille aimable, mais dédaigneuſe, avoit repouſſé la main de pluſieurs de ſes compatriotes honnêtes & ſenſibles. Elle portoit ſes vues plus haut. On la

voyoit ſouvent ſeule, ſe promenant ſur le rivage de la mer. Ses yeux levés vers l'Olympe, ne ſembloienr prétendre à rien moins qu'aux faveurs d'un Dieu. Elle eut le malheur d'être exaucée. Neptune prêta l'oreille à ſes deſirs ambitieux. Une réſiſtance concertée, hâta le moment de la défaite..... Mais Cénée, avec ſon innocence, perdit toutes les graces de ſon ſexe. De ce moment, la ceinture de Vénus lui fut enlevée. Ses traits devenus plus mâles, n'inſpirèrent plus d'amour; ſa voix jadis ſi tendre, n'alla plus juſqu'au cœur. On ne la diſtingua bientôt plus d'entre les Chaſſeurs, dont elle adopta le coſtume & les habitudes. Neptune qui pour éterniſer ſon châtiment l'avoit rendue invulnérable, eut enfin pitié d'elle : Cénée ſe trouva trop heureuſe de ſe voir changée par lui en oiſeau; du moins cette ſeconde métamorphoſe la rapprochoit de ſon premier ſexe.

N'en déplaiſe au ſavant Bochart & à ſes adhérents, il eſt difficile de reconnoître le Japhe de la Bible, dans le Neptune de la Mythologie. Le ſeul trait de conformiré, eſt dans le grand nombre d'enfants que le fils de Saturne ſe procura par toutes ſortes d'intrigues; & la

nombreuſe poſtérité dont le fils de Noé fut l'auteur, en conſéquence de la bénédiction de ſon pere.

Il eſt plus naturel de le regarder comme l'Oſiris marin des Egyptiens, peres de toutes les fables. D'ailleurs, les habitants du Nil comptoient au nombre de leurs premiers Rois, *Bel*, fils aîné de Neptune avec Lybie, fille de la vache Io. Agenor, frere de Bel, fut Roi de Phénicie & fonda Tyr. Ici, comme on voit, la Mythologie ſe rapproche de l'hiſtoire.

Alexandre ſe donnoit pour pere Jupiter Ammon. Sextus Pompeius, qui n'étoit que le fils d'un grand homme, avoit auſſi la vanité de ſe dire né de Neptune lui-même, & pouſſoit la prétention, juſqu'à porter ſur ſes habits les couleurs du dieu de la mer.

AMPHITRITE.

AMPHITRITE.

O Princes ! des beaux-Arts, ſentez tout le mérite :
Soupirant ſans ſuccès, Neptune dut la main
De la trop ſévère Amphitrite,
A l'éloquence d'un Dauphin.

On ne nous repréſente pas toujours Neptune ſous les traits d'un dieu-colère, entr'ouvrant avec ſon trident les abîmes de la mer, pour y précipiter les pâles nautonniers. L'Amant d'Amphitrite, eſt un dieu tout aimable ; par ſes ordres, les flots tumultueux s'applaniſſent à l'approche de celle qu'il aime ; les tranquiles Alcyons annoncent ſa venue, & font leurs nids ſur ſon paſſage.

C'eſt une des plus heureuſes idées ſorties du cerveau des Poëtes Mythologues, que celle d'attribuer aux amours de Neptune & d'Amphitrite, le calme des mers & la paix des élémens. Ces deux époux étoient-ils en mauvaiſe intelligence ? le trouble de leurs cœurs mettoit le déſordre dans toute la nature. Mais quand la belle Amphitrite jettoit un regard tendre ſur ſon auguſte amant ſi long-tems rebuté par elle ; le tableau changeoit, & le vaſte empire de ce couple divin, partageoit le contentement de ſes maîtres.

Neptune alors n'oublioit rien pour embellir le cortége de ſa compagne. Il la faiſoit aſſeoir dans un char d'or de pluſieurs couleurs. Les roues du même métal étoient d'un travail ſi léger, qu'elles effleuroient à peine la ſurface des eaux ſur leſquelles elles gliſſoient rapidement, laiſſant après elles un double ſillon de lumière. La nacre changeante & l'ivoire éblouiſſant, couvroient les parois intérieurs du char dont la forme rappelloit la conque de Vénus. La déeſſe aux yeux *pers*, à la chevelure ondoyante, avoit la tête ceinte d'un bandeau; quelquefois, à l'imitation de la couronne murale de Cybelle, elle portoit un diadême roſtral. Un ſceptre du plus beau corail, repoſoit entre ſes mains. Un grand voile, d'une teinte pareille à celle des eaux de la mer, mollement ſoulevé par les zéphirs, formoit comme un pavillon étendu autour d'elle. Reſpectueux à la vue de cette écharpe, Borée ſe taiſoit. Les monſtres marins accouroient en foule, & de leurs queues doucement agitées, communiquoient un mouvement uniforme aux ondes couvertes d'une écume légère, mais moins blanche que les chevaux du char d'Amphitrite. Aſſujettis au frein, des Tritons en étoient les conducteurs, tandis que

d'autres ſonnoient de la trompe, pour annoncer la préſence de leur mere bienfaiſante. Le dauphin, fier de ſon ouvrage, précédoit cette marche triomphale, entouré de nymphes qui le couvroient de fleurs. En ce moment les Nautonniers oiſifs ſur la pouppe de leurs vaiſſeaux, ſe livroient en toute ſécurité à la joie que donne une paiſible navigation; ils béniſſoient le nom d'Amphitrite aſſocié à celui de Neptune; & une ample libation en leur honneur ſanctifioit chaque repas.

Fruit d'un inceſte, c'eſt-à-dire, fille de ſa ſœur Doris & de l'Océan, Amphitrite ferma long-tems ſon cœur à l'amour. L'irrégularité de ſa naiſſance lui inſpiroit peut-être cette antipathie. Elle s'obſtinoit à garder ſa virginité; elle erroit ſolitaire, dans les vallées du mont Atlas que baignoient les eaux de la mer. Les jeux innocens de l'adoleſcence ſuffiſoient à ſes déſirs bornés. Rien ne paroiſſoit manquer à ſon bonheur. Neptune n'en pouvoit dire autant, depuis qu'il avoit vu la belle Amphitrite. En vain, la ſurprenant ſur le rivage, l'entretenoit-il de ſa paſſion. Les réponſes de la Nymphe avoient encore plus d'amertume que les eaux de la mer. Le ſouverain des plaines li-

quides se livroit au désespoir. Mais les tempêtes qu'il excitoit dans sa fureur, loin de le soulager ou de le rapprocher de sa maîtresse inflexible, ne servoient qu'à aigrir l'un & à faire fuir l'autre de frayeur.

Un dauphin, (les Naturalistes eux-mêmes accordent à ce poisson le don des larmes & le talent de la parole.) Un dauphin, touché de l'état déplorable de son souverain, lui offrit ses services, en lui représentant le plus adroitement qu'il put, qu'un amant, fut-il un dieu, doit chercher à plaire plutôt qu'à se faire craindre : que les femmes se laissent toutes prendre à l'appas de la persuasion ; & que le plus sûr moyen de les persuader, consiste dans une louange délicatement ménagée ; qu'aucune belle, même d'entre les plus farouches, n'a pu éviter les filets de l'amour amorcés par quelqu'éloge. Toutes viennent d'elles-mêmes se prendre à l'hameçon de la vanité, & aux piéges tendus à l'amour-propre.

Neptune, tout en grondant, accepte les bons offices du dauphin. Celui-ci part. Il arrive au pied du mont-Atlas. Amphitrite y contemploit en rêvant de jeunes alcyons occupés du soin

de préparer un nid à leur prochaine progéniture. Le Dauphin s'approche du rivage en badinant. Il fait jouer ses nageoires avec grace. Amphitrite se hazarde de le caresser de la main. Le flatteur commence son rôle. Il vante la blancheur de cette main & la beauté de ses formes. La Nymphe rougit. Le Dauphin à qui rien n'échappe, continue & met en jeu le suffrage de son maître. Puis il hazarde quelques mots en sa faveur. Neptune, lui dit-on, est si violent! ne peut-il donner une idée de sa puissance, qu'en excitant des orages? Le dauphin rusé convient des torts de son Souverain, mais il ajoute : vous seule, belle Amphitrite, pourriez faire rentrer dans son cœur le calme que votre vue en a chassé. Hélas! si vous étiez témoin de ses soupirs. Que de pleurs m'ont fait verser ses gémissemens! Amphitrite ne peut résister aux larmes de l'éloquent dauphin. Un soupir, peut-être involontaire, s'échappe de son sein agité; & ce fut le signal qu'attendoit le dauphin agile. Il saisit le moment; & sans trop oser se défendre, la Nymphe du mont-Atlas, d'un trait, se trouva transportée dans les grottes de Neptune.

Ce succès valut les honneurs de l'apothéose

à l'officieux dauphin. A ſa mort, il fut élevé au rang des conſtellations, aſſez près de celle du capricorne. Nous ne ſaurions rendre raiſon du choix de cette place. Car dans la ſuite, Amphitrite eut plus à ſe plaindre de ſon amant devenu époux, que lui d'elle.

Outre Vénilia, (Nymphe qui préſide au flux & reflux) qu'on donne pour ſeconde épouſe à Neptune, ce ſouverain des mers, auſſi inconſtant que l'élément perfide auquel il commande, eut une infinité de caprices; & l'on aſſure qu'il fut le pere de plus de 80 enfants. Cette nombreuſe poſtérité, déſigneroit-elle l'extrême fécondité de la gent aquatique?

Ce ne fut pas de ſon épouſe Amphitrite, que Neptune obtint le plus ſouvent les honneurs de la paternité: il n'en eut qu'un enfant, & encore c'étoit une fille, la Nymphe Rhodé, qui donna ſon nom à l'île de Rhodes, dont les habitants furent les premiers, dit-on, qui ſacrifierent à Minerve. On ajoute que Jupiter rémunérateur, fit pleuvoir un jour de l'or ſur leurs têtes. Emblême poétique, dont le ſens eſt perdu pour les Inſulaires, depuis qu'ils obéiſſent au Croiſſant.

FIN.

JUPITER

JUPITER.

Ipſe pater mediâ nimborum in nocte, coruſcâ
Fulmina molitur dextrâ : quo maxima motu
Terra tremit : fugêre feræ & mortalia corda
Per gentes humilis ſtravit pavor. . . .

Georgiq.

Dans cette nuit affreuſe, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'aſſied ſur le trône des airs :
La terre tremble au loin ſous ſon maître qui tonne ;
Les animaux ont fui ; l'homme éperdu friſſonne :
L'univers ébranlé s'épouvante. . . . .

M. l'Abbé DELILLE.

MALGRÉ la confuſion & ſouvent l'abſurdité qui regnent dans la théologie des Grecs, on y trouve cependant l'idée d'un Etre-Suprême ; ils adoroient Jupiter ſouverain maître de toutes choſes, pere des dieux & des hommes, modérateur de l'univers, diſpenſateur des biens & des maux, rémunérateur des vertus & vengeur des crimes ; tout enfin lui étoit ſoumis, excepté le *Deſtin* dont, comme les autres, il reconnoiſſoit l'empire.

Ce fut ſans doute un Héros qui, par ſa juſtice & ſon courage, obtint après ſa mort les

honneurs de la divinité ; ou peut-être, s'il en exista plusieurs, comme il est assez vraisemblable, attribua-t-on à un seul toutes les vertus qui les distinguoient des autres hommes. Quoi qu'il en soit, on voyoit autrefois dans l'isle de Crète le tombeau de ce prétendu Dieu ; il est probable alors que ce fut un Roi de cette isle, puisque Tzetzès remarque que tous ses rois avoient porté le nom de *Jupiter*.

Les Mythologues & les Poëtes disent qu'il naquit de Saturne appellé *Chronos* par les Grecs, & de Rhée ou Rhéa désignée sous les noms de *Cybèle*, d'*Ops*, de *Tellus*, de *Vesta*, de *Cérès*, &c. Saturne averti par l'oracle du Destin qu'il seroit un jour détrôné par l'un de ses fils, les dévoroit tous à mesure qu'ils naissoient ; mais Rhée par le conseil de ses parens trompa la vigilance & la cruauté de son époux, en substituant à Jupiter dont elle venoit d'accoucher une pierre emmaillottée. Saturne l'avala sans s'appercevoir de la supercherie. Il falloit, dit à ce sujet l'Auteur des lettres sur la Mythologie, qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux ; car à la naissance de Neptune & de Pluton il fit encore deux repas semblables sans en être in-

commodé. Cependant le nouveau né fut confié aux soins des Corybantes qui le cacherent dans une grotte du mont Ida, & qui firent un bruit continuel en frappant sur des tambours afin que Saturne n'entendît pas ses cris. L'oracle du Destin fut bientôt accompli; le fils détrôna son pere qui lui avoit tendu des embûches & partagea son empire. Neptune eut la mer, Pluton les enfers & Jupiter à droit d'aîneſſe, se réserva la souveraineté du Ciel & de la Terre.

Dès le commencement, il épousa Junon sa sœur avec laquelle il partagea sa royauté; ce fut la seule qui jouit de cet honneur, car avant elle on lui compte déja sept femmes légitimes: *Métis* ou la Prudence, *Thémis* ou la Justice, *Mnémosine* ou la Mémoire, *Cérès*, *Eurynome* mere des trois Grâces & *Latone*. C'est ainsi que les hommes diviniserent les vertus & les talens qui avoient sans doute pendant sa vie distingué ce Héros. Il soutint la guerre contre les Géans qu'il ne faut pas confondre avec les Titans; les autres dieux prirent sa défense: mais effrayés à la vue de Tiphon & des autres monstres, ils s'enfuirent en Egypte sous la forme de différens animaux. Jupiter les rassembla de nouveau &

remporta une victoire complette. Les Géans foudroyés furent enſévelis les uns ſous les maſſes écroulées du Pélion & de l'Oſſa, les autres précipités dans les enfers

Le crime cependant régnoit ſur la terre. Lycaon roi d'Arcadie maſſacroit tous les étrangers qui paſſoient par ſes états ; Jupiter ſous une forme humaine alla loger chez lui, & convaincu de ſa barbarie, il embrâſa ſon palais & le métamorphoſa en loup. Voilà ſans doute ce qui a mérité à Jupiter le ſurnom de *Jupiter Hoſpitalis*. L'allégorie d'ailleurs eſt facile à pénétrer. La cour des rois étoit comme la demeure des dieux ; ſi quelqu'un en étoit éloigné, on diſoit qu'il étoit banni du ciel ; s'il échappoit en fuyant quelque malheur, il étoit changé en oiſeau ; & demeurer caché dans les bois, c'étoit emprunter la forme d'un animal quelconque.

En peuplant l'olympe de dieux imaginaires, les hommes n'oublierent pas de leur donner des foibleſſes : le vice par ce moyen trouvoit à s'excuſer & l'amour propre à ſe ſatisfaire : ainſi Jupiter devenu paiſible poſſeſſeur de l'empire du ciel & de la terre, nous eſt repréſenté s'occupant de ſes plaiſirs. S'il fut le plus puiſſant, il fut auſſi

le plus volage des immortels. Les déeſſes ſouvent éprouverent ſes amoureux caprices, & plus ſouvent encore ſous mille formes toujours nouvelles, il vint ici-bas ſéduire l'innocence & la beauté.

Les poëtes le repréſentent aſſis ſur un trône d'ivoire; de la main gauche il tient un ſceptre, & de la droite un foudre prêt à être lancé. Sous ſes pieds ſe débattent en vain les géans terraſſés: à ſes côtés voltige un aigle enlevant Ganimede qui tient une coupe, ſigne repréſentatif de ſa nouvelle dignité d'échanſon. Suivant quelques mythologues, le trône par ſa ſtabilité marque la ſûreté de l'empire de ce dieu; le foudre annonce ſa puiſſance, & l'aigle qu'il eſt maître des dieux & des hommes, comme cet oiſeau l'eſt de tous les autres. Nous ſaiſirons ici l'occaſion de relever une erreur échappée à quelques écrivains qui, trompés ſans doute par d'anciens monumens, ont dit, en parlant de la maniere dont on repréſentoit Jupiter, ſon front eſt chargé de ſombres nuages: ſes yeux menaçans brillent ſous de noirs ſourcils. Winkelmann dans ſes *monumenti inediti*, nous apprend qu'on repréſente ce dieu toujours avec un regard doux

& ſerein ; que le calme qui brille ſur ſon viſage le diſtingue de Pluton ; il prouve par l'autorité de Séneque que ce dernier reſſembloit à Jupiter, & que la chevelure de Pluton deſcendant ſur ſon front tandis que celle du ſecond eſt relevée, fournit un ſûr moyen de les diſtinguer & de les reconnoître.

Jupiter fut adoré ſous différens noms : tels ſont ceux de *Capitolin*, de *Triomphateur*, d'*Idéen*, de *Lycée*, de *Dictée*, d'*Invincible*, de *Bélus*, de *Lapis*, de *Diſcenſor*. On honoroit *Jupiter Hammon*, mot grec qui ſignifie *ſable*, parce que ce dieu s'offrit un jour ſous la forme d'un bélier à Bacchus dévoré de ſoif dans les déſerts de la Lybie. Les Egyptiens qui adoroient le Soleil comme l'auteur de tous les biens, publierent qu'*Hammon* ou Oſiris avoit été tranſporté dans le Soleil pour y faire ſa réſidence, & que de-là il ne ceſſoit de répandre ſes bienfaits ſur l'Egypte. Il avoit encore un temple à Dodone dont l'oracle étoit un des plus fameux de l'antiquité. Hérodote nous apprend que deux prêtreſſes de Thèbes avoient été emmenées captives par des Phéniciens ; qu'ils en vendirent une en Lybie & l'autre en Grèce, & qu'elles

fonderent les oracles qui eurent une ſi grande célébrité dans l'un & l'autre pays.

On nommoit encore ce dieu *Jupiter-Olympien* à cauſe du culte qu'on lui rendoit ſur différentes montagnes : mais ce qui cauſa ce ſurnom fameux, ce fut la ſtatue de Phidias placée dans ſon temple d'Olympie, ville d'Elide.

Le culte qu'on lui rendoit étoit plus ſolemnel que celui des autres dieux : le ſang humain ne rougit qu'une ſeule fois ſes autels ; les victimes ordinaires étoient le taureau blanc, la chevre & la brebis. L'olivier & le chêne lui étoient conſacrés, parce qu'à l'exemple de Saturne, il apprit aux hommes à ſe nourrir de gland.

JUNON.

C'eſt l'épouſe & la ſœur du maître du tonnerre ;
La mere du dieu de la guerre,
C'eſt Junon. . . . . ;

QUINAULT.

ELLE avoit au ciel & ſur la terre un pouvoir preſqu'égal à celui de Jupiter : les dieux & les déeſſes lui étoient ſoumis, & l'hiſtoire de ſes vengeances avoit inſpiré tant de crainte aux anciens, que de toutes parts on lui élevoit des temples & des autels. C'eſt ſans doute ce qui l'a fait mettre par quelques auteurs au nombre des mauvais génies. Fille de Saturne & de Rhée, & ſœur de Jupiter, elle devint bientôt l'épouſe de ce dieu qui ſous la forme d'un coucou avoit voulu la ſéduire : ſa vertu la garantit du piége ; on ajoûte cependant qu'elle conſentit à ſatisfaire les déſirs de ſon frere en recevant la promeſſe de partager le ſouverain empire. Quoi qu'il en ſoit, on l'a toujours regardée comme la plus chaſte des déeſſes. Elle eut néanmoins pluſieurs enfans qui ne reconnoiſſoient pas Jupiter pour leur pere : tel eſt, ſelon Ovide, le dieu Mars qu'elle conçut en

. JUNON

reſpirant l'odeur d'une plante qui avoit la vertu de rendre fécondes les femmes ſtériles. Son orgeuil & ſa fierté ſuſcitoient à chaque inſtant parmi les dieux quelques nouveaux débats : mais ſur-tout les infidélités de ſon époux ſervoient encore à aigrir ſon caractere jaloux, vindicatif & grondeur. Peut-être les anciens Théogones en lui donnant Mars pour fils, ont-ils voulu faire alluſion aux guerres inteſtines, aux tracaſſeries domeſtiques qui très-ſouvent par la faute des femmes déſolent les familles.

La fable nous peint Junon ſans ceſſe acharnée à tourmenter ſes rivales ; rien ne pouvoit les ſouſtraire à ſa fureur jalouſe, & même après leur mort elle ſe vengeoit juſque ſur leurs enfans. La fille d'Inachus, l'infortunée Io en éprouva les funeſtes effets. On connoît les malheurs d'Europe & de ſa triſte famille, la haine implacable qu'elle avoit jurée au fils d'Alcmène, l'artifice cruel qu'elle employa pour perdre Sémelé, & le reſſentiment de l'injure que Pâris fit à ſes charmes. Que pouvoit-elle eſpérer en n'offrant que des Grandeurs & des richeſſes ? La mere des grâces, des amours & des plaiſirs, Vénus parut & triompha de ſes deux rivales. C'eſt

ſous le voile de ces allégories ingénieuſes que l'antiquité ſe plaît quelquefois à nous cacher les plus grandes vérités : mais la manie de vouloir tout expliquer eſt auſſi ridicule qu'abſurde. Les écarts dans leſquels ont donné certains interpretes, ſerviront à nous garantir de ce danger ; & nous ne haſarderons enfin quelques conjectures que ſur le témoignage des meilleurs écrivains.

Sous le nom de Jupiter les anciens adoroient le feu, & ſous celui de Junon l'Ether, parce que ces deux élémens ne peuvent exiſter l'un ſans l'autre ; ils naiſſent & s'uniſſent au même inſtant. Chez les Egyptiens Iſis appellée *Héra* par les Grecs & *Juno* par les Latins étoit le ſymbole de la terre, comme Oſiris étoit celui du Soleil. Dans le nombre des figures différentes ſous leſquelles ils la reproduiſoient dans leurs temples, on en voit quelques-unes avec un croiſſant ſur la tête, parce qu'ils croyoient que la femme d'Oſiris avoit la lune pour demeure. Des modernes vont plus loin & ajoutent que Junon repréſentant l'air, & cet élément nous tranſmettant la lumiere, il eſt tout ſimple que les Poëtes ayent orné des yeux d'Argus l'oiſeau conſacré à la déeſſe. Ils lui donnoient Iris pour compagne &

pour meſſagere, parce que le ſillon lumineux tracé dans l'air après l'orage, offre aux yeux l'éclat du feu tempéré par les couleurs plus douces d'une vapeur ſubtile & diaphane. Quant à cet Argus dont nous avons déja parlé, & qu'on veut peindre comme ayant été autrefois un homme très-vigilant, l'abbé Bannier démontre que c'eſt une nouvelle fable inventée pour en expliquer une autre.

Il ſeroit trop long de citer tous les noms ſous leſquels on déſignoit cette déeſſe. Son culte étoit ſi généralement répandu; le pouvoir qu'on lui attribuoit ſi illimité, que nous ſerions forcés d'entrer dans des détails, peut-être fatiguans pour les lecteurs. Bornons-nous à dire qu'à toutes ces prérogatives elle joignoit celle de préſider aux accouchemens. Ce fut ſous le nom de Lucine, en latin *Lux* lumiere, que les Romains l'adoroient, en y joignant toujours l'épithete de *Chaſte*. On lui donnoit encore celle de *Curete* à cauſe d'une lance qui en langue ſabine s'appelle *Curis*. On prenoit une lance tirée du corps d'un gladiateur; on la mettoit ſur la tête de la nouvelle mariée, pour lui rappeller le ſupplice réſervé aux femmes qui violoient la foi conjugale.

Elle eut plusieurs temples célèbres ; entr'autres celui de Samos bâti selon quelques auteurs par les Argonautes : celui d'Olympie dont Pausanias donne une longue description ; celui d'Argos construit sur la citadelle : Carthage en Afrique lui en avoit consacré un magnifique dont le vestibule étoit revêtu de lames de bronze, & que Didon, selon Virgile, avoit orné de peintures représentant les principaux événemens de la guerre de Troye. Les Romains lui en éleverent dans presque tous les quartiers de leurs villes.

On la représentoit de diverses manieres ; mais ordinairement assise sur un trône, tenant un sceptre de la main droite. Sa tête étoit couronnée d'un diadême que des nuages environnoient, & pour ceinture elle avoit le ceste de Vénus ; à ses pieds étoient un ou plusieurs paons ses oiseaux chéris. On lui sacrifioit l'agneau femelle, & le lis lui étoit consacré. On ignore cependant le nom de la fleur dont le simple attouchement la rendit mere d'Hébé ; mais un jeune Poëte, dans des vers pleins de grace, d'esprit & de délicatesse, a dit en citant ce trait de la fable :

Il exiſte encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige:
Dès que l'Hymen la touche, auſſi-tôt elle meurt:
Mais on voit naître de ſa tige
Une Grâce enfantine aux yeux tendres & doux,
Ou bien un jeune Amour ſans carquois & ſans aîles;
Ainſi les deſcendans des Héros & des Belles
De fleur en fleur ſont venus juſqu'à nous.

PLUTON.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu dans cet affreux ſéjour
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour :
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée ;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux
Abhorré des mortels & craint même des dieux.

BOILEAU.

PLUTON, le troiſieme fils de Saturne & de Rhée, eut pour partage l'empire des morts, ſéjour de deuil, que devoit ſeul gouverner un dieu inexorable, inflexible & dur. C'eſt là, dit Virgile, qu'habitent les remords rongeurs, les pâles maladies, la triſte vieilleſſe, la crainte, la faim, la miſere, le ſommeil frere de la mort, la guerre toujours dégouttante de ſang, les Gorgones aux cheveux de ſerpens, la Chimere armée de flambeaux, enfin tous les monſtres les plus affreux. C'eſt-là que l'Achéron environne de ſes eaux dormantes & bourbeuſes le ſombre palais du dieu haï des mortels. Là, dans les ennuis du célibat, il regnoit triſtement ſans pouvoir goûter les douceurs de l'hymen.

PLUTON.

En vain il offrit ſes hommages à toutes les divinités de l'Olympe : l'horreur & l'obſcurité de ſon redoutable manoir, la laideur & la difformité de ſon viſage, mais ſur-tout la dureté de ſon caractere, ne lui firent éprouver que des refus ; il eut alors recours à la ruſe & à la violence. Un jour en parcourant les plaines d'Enna dans la Sicile, il enleva Proſerpine, fille de Cérès. L'article ſuivant ſera particuliérement conſacré aux détails de cet enlevement.

L'hiſtoire d'un dieu qui ne quittoit preſque jamais ſon empire, ne peut être fertile en grands événements, auſſi les poëtes ne parlent que d'une bleſſure qu'Hercule lui fit à l'épaule, lorſque ce héros deſcendit dans ſa ſombre demeure ; il en fut quitte pour monter au ciel implorer le ſecours du médecin des dieux. Quoique Racine ait dit avec raiſon :

On ne voit point deux fois le rivage des morts.

Hercule cependant ne fut pas le ſeul qui deſcendit aux enfers, puiſque Théſée y avoit déja accompagné Pirithoüs. La Fable d'Orphée eſt généralement connue. Ses plaintes touchantes, les ſons mélodieux de ſa lyre ſurent attendrir

des cœurs jusqu'alors inflexibles, tant la musique a d'empire sur les êtres même les plus barbares !

Pluton fut le seul des immortels qui n'eut jamais de temples ; mais on lui sacrifioit comme aux autres dieux infernaux, des victimes noires ; & suivant Diodore de Sicile, ce fut Hercule qui le premier en donna l'exemple.

Les Latins l'appelloient *Dis* ou *Ditis*, soit, comme quelques-uns l'ont pensé, qu'il présidât à la terre source des richesses : soit plutôt, suivant Lucien, parce qu'il est riche en morts ; ils l'appelloient encore *Summanus*, *Quietalis*, *Orcus*, *Jupiter Stygien*, *Jupiter le noir*, &c.

En Egypte on l'adora sous le nom d'Osiris funébre. C'étoit une figure symbolique qui annonçoit les sacrifices & les anniversaires qu'on célébroit en l'honneur des morts.

Les Anciens le représentent assis sur un trône de souffre, avec une couronne d'ébene sur la tête, des clefs dans une main, pour annoncer que son empire est fermé sans nul espoir de retour : il tient de l'autre un sceptre fourchu, & Cerbere est à ses pieds avec les Parques & les Euménides.

On

On a prétendu que dans le partage du monde entre les princes Titans, Pluton avoit eu pour ſon lot l'Occident, & qu'il avoit conduit ſa colonie dans le fond de l'Eſpagne, où il avoit fait travailler aux mines très-communes ſur-tout du côté de Gades. La ſituation de ce royaume qui étoit un pays fort bas, relativement à la Grèce, fit croire que Pluton avoit eu l'enfer pour partage. D'autres écrivains ont dit que c'étoit l'Epire, où le roi Aidonée, que l'on confond avec Pluton, enleva Proſerpine; en effet les voyages de Théſée & d'Hercule en Epire ſembleroient juſtifier cette opinion. On peut au reſte conſulter ſur cet article la bibliotheque univerſelle de Leclerc. Nous finirons par le paſſage ſuivant.

En Sicile, pour obéir à la voix d'un Oracle, on ſacrifioit les étrangers à Pluton; c'eſt-à-dire, on lui offroit les têtes des victimes, & le ſang couloit en l'honneur de Saturne. Long-temps après cette inſtitution barbare, Hercule paſſa par l'Italie; il perſuada à ſes peuples de changer leurs ſacrifices, en offrant à Pluton de petites figures d'homme en cire; il leur dit encore qu'ils pouvoient appaiſer Saturne en lui

préſentant des cierges allumés, parce que le mot grec φῶς ne ſignifie pas ſeulement homme, mais encore *clarté*, *lumiere*. Delà vint la coutume aux Saturnales de s'envoyer pour préſent des cierges & de petites images de terre cuite. On les conſacroit à Pluton & à Saturne pour racheter ſa tête & les fautes dont on s'étoit rendu coupable. De nos jours, afin d'acquiter quelque vœu, on offre encore des cierges & des images de cire.

PROSERPINE

PROSERPINE.

Tous les dieux ſont d'accord. . . . . .
Proſerpine verra le jour ;
Elle ſuivra Cérès & Pluton tour à tour :
Elle partagera ſon temps & ſa tendreſſe
Entre la nature & l'amour.

QUINAULT.

PROSERPINE, fille de Cérès & de Jupiter, étoit ſi belle, que ſon pere lui-même fut épris de ſes charmes ; tous les autres dieux prétendoient également à ſon cœur : mais Cérès, pour la ſouſtraire aux dangers de la ſéduction, l'emmena ſecrétement dans l'île de Sicile, & choiſit Enna pour le lieu de ſa réſidence. C'eſt là que livrée à la ſolitude, elle paſſoit ſa jeuneſſe dans l'innocence & la paix. Un jour ſur les bords du lac de Pergus elle cueilloit des fleurs, lorſque Pluton ſorti des enfers l'apperçut, en devint amoureux, & l'enleva malgré les remontrances de Minerve accourue à ſes cris. Ivre d'amour & fier de ſa proie, le dieu pouſſe ſes chevaux avec vigueur, d'un coup de ſon ſceptre il ouvre la terre & s'enfonce dans ſon ténébreux empire. Cérès déſolée cher-

cha sa fille dans tout l'univers. De retour en Sicile, elle apperçut sa ceinture flottante sur le lac de Cyane; enfin la nymphe Aréthuse lui apprit que Pluton l'avoit enlevée; elle s'en plaignit à Jupiter qui ne put lui accorder entiérement ce qu'elle demandoit; il ordonna cependant que Proserpine passeroit six mois de l'année avec elle, & six mois avec Pluton.

Telle est en abrégé cette Fable que plusieurs poëtes ont chantée, & dont ensuite on a donné différentes explications. Les uns disent que Cérès regnoit en Sicile : que pour fille unique elle avoit Proserpine, appellée *Phrerephata*, qui veut dire *fruit abondant;* que des corsaires l'enleverent & la conduisirent sur un char au bord de la mer où ils s'embarquerent pour l'Epire; & qu'on publia ensuite que Pluton l'avoit enlevée; parce qu'on attribue au chef ce qui se fait par ses ordres. D'autres nous apprennent que les Grecs ayant été affligés d'une grande famine sous le regne d'Erecthée, prirent le parti d'envoyer chercher des bleds en Egypte, & qu'on en apporta, avec les grains qui furent vendus, le culte & les cérémonies de la divinité qui présidoit à l'agriculture. On ajoute,

dit l'Abbé Banier, que la fille de Cérès avoit été enlevée, parce que les bleds & les fruits que ſon nom déſigne avoient ceſſé pendant quelque temps de fournir des aliments; que Pluton l'avoit emmenée dans les enfers, parce que ces mêmes fruits étoient demeurés pendant ce tems-là comme enſevelis dans le centre de la terre. On dit enfin que Jupiter avoit partagé le différent entre Cérès & Pluton, parce qu'on revit alors la terre couverte de nouvelles moiſſons.

A ces diverſes opinions nous joindrons celle de l'auteur de l'*origine des dieux du Paganiſme*; elle paroît mieux fondée que les autres. « Pro» ſerpine, fille de Cérès, dit M. Bergier, étoit » nommée *Péréphatta* dans les langues orien» tales, de *péré* ou *phéri*, fruit, production, » & *phatah*, creuſer, labourer la terre. Péré» phatta eſt à la lettre le fruit du labourage. » Elle eſt fille de Jupiter & de Cérès, c'eſt-à» dire, du ciel & de l'*agriculture*. Elle ſe te» noit en Sicile dans la vallée d'Enna, parce » que c'eſt un des vallons les plus fertiles & » les plus agréables de cette île. Elle eſt enle» vée par Pluton, dieu des enfers, parce qu'il » faut enfouir le grain dans la terre pour le

» faire germer. Sa mere Cérès la cherche par » tout le monde, parce que dans tous les pays » du monde l'agriculture eſt occupée à faire » ſortir les fruits de la terre & à les recueillir... » Proſerpine retrouvée dans les enfers eſt con- » damnée à y demeurer ſix mois, & les au- » tres ſix avec ſa mere, parce que pendant les » ſix mois d'hiver les grains demeurent comme » enſevelis dans la terre, & ne paroiſſent que » pendant la belle ſaiſon ».

On dit encore que la Lune s'appelloit Proſerpine dans les enfers; cet aſtre en effet ne produit de clarté que pendant la nuit, & le pouvoir de ſon influence étoit généralement reconnu parmi les anciens. Selon quelques-uns, elle préſidoit à la chaſſe, & elle aima le jeune Endymion, parce que ce berger découvrit le premier le cours & les révolutions de la Lune.

Les Siciliens avoient conſacré à Proſerpine la fontaine de Cyane; c'étoit ſur ſes bords que tous les ans ils lui égorgeoient des taureaux : on prétend que ce fut encore Hercule qui inſtitua ces ſacrifices. Les anciens la déſignoient ſous pluſieurs autres noms; ils l'appelloient *Junon infernale*, *Sotéra*, ou conſerva-

trice, *Locrienne*, &c. Comme ſouveraine des enfers, elle préſidoit à la mort des hommes: voilà pourquoi ſans doute on la repréſente avec des yeux hagards & le viſage enfumé.

Au reſte on croyoit que perſonne ne pouvoit mourir que cette Déeſſe ne lui eût coupé un cheveu; de là vint l'uſage de couper aux agoniſants une partie de leurs cheveux, & de les ſemer devant la porte de leur maiſon dès qu'ils étoient trépaſſés.

L'épithete de Déeſſe à trois têtes, *Diva triformis*, *triceps*, lui fut encore conſacrée par les Poëtes à cauſe de la figure que lui donnoient les Anciens. Quelquefois cette Divinité étoit repréſentée dans leurs temples ſous la forme d'une femme dont le col étoit ſurmonté de trois têtes, l'une de cheval, l'autre de chien, & celle du milieu de ſanglier. On ajoute que ces trois faces étoient le ſymbole des phaſes ou des trois formes de la Lune, qui dans ſon cours préſente d'abord la figure d'un croiſſant, puis celle d'un demi globe, puis un globe entier. Il eſt aſſez difficile de ſentir le rapport que ces trois têtes ont avec la Lune, mais les interpretes ont trouvé le moyen de tout expliquer.

SATURNE.

SATURNE.

Le vieux Saturne. . . . qui mutila ſon pere
Et qui dévora ſes enfants;
Saturne eſt l'image proſpere
Du Laboureur des premiers temps.
Que dis-je ? ce vieillard eſt le Laboureur même;
Se nourriſſant des fruits & qu'il plante & qu'il ſeme;
Et la faulx, dont la Fable avoit armé ſes mains,
Moiſſonne des épis & non pas des humains.

M. le Chev. DE CUBIERES.

PARMI les contradictions qui ſouvent ſe rencontrent dans la Mithologie, il en eſt peu d'auſſi choquantes que celles dont fourmille l'hiſtoire de Saturne. Ce dieu, fils de Cœlus & de la Terre, commença par ſe ſouiller d'un crime odieux en mutilant ſon pere, dans la crainte de voir augmenter ſa famille. Il accepte enſuite la couronne de Titan, ſon frere aîné, à condition qu'il n'élévera point d'enfants mâles; il les dévore en effet : ou croit les dévorer comme nous l'avons obſervé dans les articles précédens; Titan s'apperçoit qu'on nourrit ſecrétement Jupiter, il déclare alors la guerre à Saturne qui, vaincu, chargé de chaînes & jetté dans une

prison obscure, est délivré par son fils & replacé sur le trône : mais la jalousie, les inquiétudes & les soupçons que lui causerent les exploits de son libérateur, le forcent de recourir à l'Oracle. Sa réponse effrayante acheve d'aigrir sa férocité naturelle. Pour prévenir les malheurs qui lui étoient annoncés, il dressa des embûches à ce même Jupiter, à qui il devoit sa couronne & sa liberté. Ce dernier cependant découvrit la trame, & sans différer, il attaqua son pere & le dépouilla de ses états. Une seconde fois chassé du trône, Saturne prit enfin le parti de se réfugier dans une contrée de l'Italie où regnoit alors Janus ; delà l'origine de *Latium*, du mot latin *latere*, se cacher, parce que Saturne s'y étoit caché.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu dans ce dieu qu'un monstre plus digne de la roue que des autels. Son premier crime, sa perfidie, sa cruauté, ne promettoient pas à la terre un bienfaiteur, qui par la suite, fit regner parmi ses habitants l'innocence, le bonheur & la paix. Cependant, soit que l'infortune eût éveillé ses remords, soit que son abaissement eût éteint son orgueil & ranimé dans son cœur des sentimens

plus doux, il employa tous les moyens poſſibles pour établir ſur la terre la concorde & la tranquilité. Ainſi le même dieu nous eſt repréſenté comme perturbateur du repos des premieres divinités ; & peu de temps après ſur la terre, comme un roi juſte & pacifique. Ce fut alors que s'écoula cet âge d'or ſi vanté par les Anciens. « Alors, dit le Poëte de Sulmone, il ne falloit point graver ſur l'airain ces lois menaçantes, qui dans la ſuite ont ſervi de frein à la licence. Alors on ne voyoit point des criminels trembler en préſence de leurs Juges. . . . Les arbres tirés des forêts, n'avoient point encore été tranſportés dans un monde qui leur étoit inconnu. . . . La terre, ſans être déchirée par la charrue, fourniſſoit toutes ſortes de fruits. . . . Le printems regnoit pendant toute l'année ; les doux zéphirs animoient de leur chaleur les fleurs qui naiſſoient ſur la terre. . . . On voyoit de toutes parts couler des ruiſſeaux de lait, & le miel ſortoit en abondance du creux des chênes & des autres arbres. »

Sous le regne de Saturne, tous les biens étoient communs ; ce fut pour perpétuer le ſouvenir de ces temps heureux, que les Romains

inſtituerent les *Saturnales*. Pendant ces fêtes qui ſe célébroient au mois de Décembre, toutes les diſtinctions de rang ceſſoient; les eſclaves même pouvoient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils vouloient, & même railler leurs défauts en leur préſence. Lucien qui s'amuſoit aux dépens des dieux & des hommes, nous a laiſſé un petit ouvrage, intitulé *les Saturnales*, plein de ſel, d'enjouement & de plaiſanterie. On y trouve toutes les lois conſtitutives de ces fêtes. Nous nous bornerons au paragraphe ſuivant. C'eſt *Chronoſolon* qui parle.

Que perſonne, dit l'Interprete des volontés du dieu, que perſonne pendant le cours des *Saturnales* ne s'applique à quelqu'affaire que ce ſoit. Que tout le monde ne ſonge qu'au jeu & au plaiſir; & que les cuiſiniers & les confiſeurs ſoient les ſeuls qui travaillent. Qu'il y ait une égalité parfaite entre les maîtres & les eſclaves, les riches & les pauvres. Que perſonne ne ſe fâche, ne s'emporte en injures ou en menaces; que ceux qui ſont employés pour la célébration des *Saturnales*, ſoient diſpenſés de rendre compte de la conduite qu'ils auront tenue dans leur emploi. Défenſe de compter de

l'argent, de méſurer une étoffe, &c. Les exercices du corps, ceux du barreau ſont interdits; on ne doit point alors entendre d'autres diſcours que des plaiſanteries agréables, & des bons mots pleins de ſels & d'enjouement.

Il étoit naturel de donner à Saturne, inventeur de l'agriculture, Cybelle pour épouſe. On le nomma *Saturne*, du mot latin *ſaturare*, raſſaſier. On le repréſente la tête voilée, parce que tous les fruits ſont cachés ſous les feuilles. On dit qu'il a dévoré ſes fils, parce que la terre conſomme pendant tout le temps de la production. Enfin on lui donne quatre enfans, qui repréſentent les quatre élémens.

Les Anciens attribuent à ce dieu l'invention de la monnoie, & prétendent que Janus, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, fit frapper en ſon honneur les premieres pieces d'airain. On voyoit gravés, d'un côté ſa tête, & de l'autre, le navire ſur lequel il étoit venu en Italie. D'autres prétendent que Saturne n'étoit autre choſe que l'emblême du temps. D'autres ſoutiennent que c'eſt un perſonnage imaginé d'après quelques notions confuſes que les Anciens avoient de notre premier pere Adam. D'autres

encore s'imaginent que Saturne eſt le même que Noé. M. Pluche enfin n'a épargné ni ſoins ni recherches pour débrouiller cette Fable. Il prétend que ce dieu n'étoit qu'une figure ſymbolique dont les Egyptiens ſe ſervoient pour déſigner le temps où ſe tenoient les aſſiſes des Juges. Au milieu du choc de toutes ces opinions contraires, il faut ſavoir douter longtemps & ſe défendre avec prudence de tout eſprit de ſiſtême. Dans la crainte d'embraſſer de nouvelles erreurs, contentons-nous de la Fable : ſes chimeres brillantes échauffent & nourriſſent l'imagination, tandis qu'elle eſt attriſtée & refroidie par les rêveries des Interpretes.

On repréſentoit Saturne ſous la figure d'un vieillard courbé, triſte, pâle & la tête couverte d'un voile verdâtre ; la barbe longue & les cheveux blancs. Dans ſa main droite étoit une faulx & un ſerpent qui ſe mordoit la queue ; dans la gauche il portoit un enfant à ſa bouche.

Les hommes qui ne connoiſſoient Saturne que par des bienfaits ; ces mêmes hommes qu'il avoit toujours gouvernés avec douceur, firent couler en ſon honneur le ſang de leurs ſemblables.

C'eſt une inconſéquence de plus qu'on peut excuſer, en ſuppoſant que la barbarie & la férocité qui l'avoient caractériſé d'abord, ne leur étoient pas tout-à-fait inconnues.

CÉRÈS.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Inſtituit, cùm jam glandes atque arbuta ſacræ
Deficerent Sylvæ, & victum Dodona negaret.
GEORGIQ.

Quand Dodone aux mortels refuſa leur pâture ;
Cérès vint des guérêts leur montrer la culture.
M. l'Abbé DELILLE.

LA Fable de Cérès eſt très embrouillée ; il ſemble que tous les Poëtes ayent pris à tâche d'en altérer la ſimplicité ; on les trouve ſans ceſſe variant ſur les détails ; ſouvent même ils confondent cette divinité avec Veſta, Cybelle, &c. dont les attributs ſemblent avoir quelque rapport avec ceux qu'on lui connoît. Les différentes mœurs des peuples qui lui conſacrerent un culte particulier, tous les noms ſous leſquels elle étoit adorée, durent néceſſairement produire une pareille confuſion dans les idées. Si l'on en croit cependant le plus grand nombre des Mythologues, elle étoit fille de Saturne & d'Ops, ou de la Terre, conſéquemment ſœur de Jupiter qui, ſans aucun ſcrupule, la rendit mere de Proſerpine. On dit qu'elle pleura long-

CÉRÉS.

temps la perte de ſa virginité, & que de déſeſpoir elle alla ſe cacher dans une caverne profonde. D'autres n'attribuent ſa douleur, qu'à la honte d'avoir cédé aux importunités de Neptune. De ce commerce illicite, naquirent *Héra* & *Arion*. Arion conſerva la forme qu'avoit empruntée ſon pere pour triompher de Cérès métamorphoſée en jument. Afin de ſe conſoler du chagrin que lui cauſa ſa derniere foibleſſe, elle chercha des plaiſirs nouveaux. Un jour Jaſon, fils de Minos, dormoit dans un lieu ſolitaire, lorſqu'il fut réveillé par les careſſes de Cérès; le réveil ne fut pas infructueux, puiſque nous lui devons *Plutus*, ce dieu qui, depuis ſa naiſſance, eſt adoré dans tout l'univers. La perte de ſon nouvel amant foudroyé par Jupiter, l'accabla de déſeſpoir; & renonçant pour jamais à l'amour, elle s'occupa de projets plus utiles. Ce fut alors, ſelon les Poëtes, que pendant ſes voyages, la Déeſſe inſtruiſit les hommes des divers ſécrets de l'agriculture; elle même en donna des leçons à Triptolème, après lui avoir fait préſent de la charrue & de tous les inſtrumens propres au labourage. Cependant au milieu de ſes courſes, la Déeſſe étoit occupée de Proſerpine qu'on avoit

ravie à sa tendresse. Nous ne répéterons point ici l'explication que nous avons donnée de cette Fable dans un article précédent ; nous nous contenterons d'ajouter que Diodore & Virgile, pensent que la premiere, elle apprit à cultiver le froment qui croissoit inconnu dans la Sicile ; qu'elle découvrit les moyens de le moudre & d'en faire du pain, & que ses bienfaits lui mériterent les honneurs de la divinité.

On convient généralement que Cérès est l'emblême de la terre, & que le commerce de cette Déesse avec Jupiter & avec Neptune, indique l'air dont la bénignité féconde la terre, tandis que l'eau rafraîchit & arrose son sein. Sa retraite dans une caverne, est l'image de la semence qui pendant un certain temps se tient cachée sous la terre. On fait Cérès mere de Plutus, pour marquer que la terre bien cultivée, est la source la plus sûre de toutes les richesses. Telles sont les explications que fourniſſent différens Auteurs.

Cérès qui fit tant de bien aux mortels, étoit pourtant vindicative ; elle métamorphosa en lézard Stellio, qui avoit osé rire un jour qu'elle expédioit avec avidité un potage chez une vieille femme ; elle changea Ascalaphe en hibou, pour

avoir dit que Proſerpine avoit mangé une grenade depuis ſon arrivée aux enfers : elle condamna Eréſicthon à reſſentir une faim continuelle, parce qu'il avoit oſé couper quelques arbres dans une forêt qui lui étoit conſacrée. Les Interpretes diſent à ce ſujet, qu'Eréſicthon eſt le ſymbole du Laboureur, qui négligeant la terre qui devroit le nourrir, eſt réduit par ſa faute à mourir de faim. Cette explication eſt-elle bien heureuſe ?

Cérès fut adorée ſous les noms de *Cybelle* ou *grand'mere*, de *Veſta*, de *bonne Déeſſe*, de *Theſmophoria* ou *Légiſlatrice*, d'*Iſis*, chez les Egyptiens, d'*Héra*, chez les Arcadiens, de *Rhée*, chez les Grecs, de *Tellus*, chez les Latins, & de *Dio*, chez les Siciliens.

Tous les ans on faiſoit différentes proceſſions dans les champs, & l'on portoit la ſtatue de la Déeſſe, pour obtenir d'elle la conſervation des fruits de la terre. Chez les Grecs, de jeunes filles portoient des corbeilles myſtérieuſes & ſacrées, connues ſous le nom de *Calathus*.

Le Calathus revient, s'écrie Callimaque : femmes, chantez : « Salut, ô Cérès ! Salut, ô Déeſſe nourriciere, Déeſſe des moiſſons ! »

Le Calathus revient : « à terre, profânes ; à terre, femmes, filles, enfants ; craignons tous, en ce jour de jeûne, de le regarder du haut des toîts, ou d'un lieu trop élevé. Heſperus nous annonce ſon retour. »

Et plus loin, le même Poëte ajoute : « femmes qui n'êtes point initiées, ne ſuivez cette pompe myſtérieuſe que juſqu'au prytanée ; femmes qui ne comptez pas encore ſoixante hivers, venez juſqu'au temple. Vous que l'âge appéſantit, ou vous qui tendez les mains à Lucine, & que les douleurs ont ſurpriſe, venez juſqu'où vos forces pourront vous conduire. »

Winckelmann, *Monum. inediti*, nous apprend qu'il exiſte à Rome une ſtatue tronquée de Cérès, trouvée à Eleuſis, avec un ornement de deux pieds de hauteur ſur la tête. On en voit une autre dans la Villa-Albani, portant dans ſes mains des épis & le pavot qui lui étoit conſacré.

Parmi les animaux, on lui ſacrifioit une truie pleine & un mouton, lorſque le bled n'étoit encore qu'en herbe.

VULCAIN.

VULCAIN.

Sotto gli ardenti ſaſſi
A' replicati colpi
Della ſonora incude
Lo ſpeco di Vulcan rimbomba, e tuona. ::
MÉTASTASE.

Dans ſes rochers brûlans, le forgeron des dieux
Frappe à coups redoublés ſon enclume ſonore;
L'antre noir en gémit; les Cyclopes hideux,
Par l'exemple animés, ſont plus ardens encore.
M. GRAINVILLE.

VULCAIN, ſi l'on en croit Homère, étoit fils de Jupiter & de Junon; mais l'opinion de ce Poëte n'eſt pas la plus accréditée; les Théogones conviennent aſſez généralement qu'il n'eût point de pere, & que Junon, à l'exemple de Jupiter qui avoit enfanté Minerve ſans l'entremiſe d'aucune femme, le conçut ſans le ſecours d'aucun mari. Il eſt aſſez difficile d'adopter ce ſentiment, ſans donner dans une contradiction manifeſte. Comment en effet Vulcain, né après Minerve, auroit-il pu donner le coup de maillet ſur le crâne du maître des dieux, & en faire ſaillir la Déeſſe de la Sageſſe? On ne s'accorde

pas davantage sur la cause qui mérita à Vulcain d'être expulsé du ciel. Quelques-uns prétendent que ce fut sa laideur : d'autres, & c'est le plus grand nombre, pensent au contraire que, pour avoir voulu dégager sa mere suspendue à la voûte de l'Olympe, Jupiter le précipita d'un coup de pied des célestes demeures ; quoi qu'il en soit, il tomba dans l'île de Lemnos. Heureusement pour lui, les habitants de cette île l'apperçurent en l'air & le reçurent dans leurs bras : par ce moyen il ne se cassa qu'une jambe, dont il resta toujours boiteux.

De tous les immortels, Vulcain fut le plus industrieux. Les habitants de Lemnos, dit Homère, vivoient errans & dispersés dans les forêts ; ce fut lui qui les rassembla & qui leur inspira le goût des arts utiles : ils se construisirent des maisons, & ils apprirent les divers usages qu'on pouvoit faire du feu, de l'airain, de l'argent, du fer & de l'or. Comme il se servoit du feu pour travailler & rendre fusibles tous ces métaux, on le regarda comme le dieu de cet élément. Son industrie lui mérita la confiance de Jupiter, qui le chargea de forger son foudre ; il prit, pour l'aider dans ce pénible travail, les

Cyclopes, ainſi nommés, parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front, & il établit ſes atteliers à Lemnos, à Lipare, & dans les cavernes du mont-Etna. Parmi les chef-d'œuvres ſortis de ſes mains, il faut diſtinguer Pandore,

Pandore, Etre enchanteur, d'après l'homme imité;
Etre ſemblable à l'homme, avec lui contraſté:
Portrait ingénieux, plus brillant que fidele.

l'argille dont il forma ſes appas, fut détrempée dans les larmes; voilà pourquoi, ſans doute, Héſiode a dit: « C'eſt de Pandore qu'eſt ſortie la race des femmes mortelles, race foible & vaine, que les hommes ont conſervée parmi eux pour leur malheur. N'ayant de goût que pour le luxe & la dépenſe, les femmes vivent aux dépens des hommes; ſemblables, ajoute le même Poëte, aux frêlons, qui ſe nourriſſent du travail des abeilles auquel ils n'ont aucune part. »

Vulcain avoit demandé pour épouſe Minerve à Jupiter; mais la Déeſſe de la Sageſſe ſe défendit avec tant de vigueur, qu'il lui fut impoſſible de mettre heureuſement à fin ſon amoureuſe entrepriſe. Pour le conſoler de cette petite diſgrace, on le maria à l'une des trois Grâces.

On ne ſait ſi ce bizarre aſſemblage ſubſiſta long-temps ; mais enſuite il épouſa Vénus. Ainſi le plus laid des dieux l'emporta ſur ſes rivaux : il acheta bien cher ſon triomphe ; car chaque jour la Déeſſe lui fit de nouvelles infidélités ; il crut ſe venger de tant d'affronts, en ſurprenant dans la même couche le dieu Mars avec la parjure ; en effet, il pratiqua tout autour des filets de fer très-déliés, qui enveloppèrent les amans ; alors il les expoſa à la vue de tous les dieux : mais il ne s'applaudit pas long-temps de ſon ſtratagême ; puiſqu'on ſe moqua de lui ſans blâmer l'inconduite de Vénus ; & même, dit Ovide, il y eut des dieux qui auroient ſouhaité d'être déshonorés à ce prix. On peut conclure de cette fable, entre autres, que ſouvent la théologie payenne préſente des idées dangereuſes. Auſſi M. le Chevalier de Parny a eu raiſon de dire :

L'antiquité, ſi charmante d'ailleurs,
Dans ſes plaiſirs n'étoit pas ſcrupuleuſe ;
De ſes amours la peinture odieuſe
Dépare un peu ſes écrits enchanteurs.

Les uns expliquent la fable de Mars & de Vénus par l'allégorie, les autres par l'hiſtoire.

Il

Il ſeroit trop long de rapporter ces différens ſyſtêmes.

On inſtitua des fêtes en l'honneur de Vulcain; & dans les ſacrifices qu'on lui adreſſoit, on conſumoit toute la victime par le feu ſans rien reſerver pour le feſtin ſacré. Le plus ancien de tous ſes temples étoit à Memphis en Egypte: Athènes lui en avoit également conſacré un, & Romulus lui éleva le premier à Rome.

Les Anciens repréſentent ce dieu tout couvert de ſueur, tenant d'une main un marteau en l'air. Il eſt dans ſa forge prêt à frapper ſur l'enclume; ſes cheveux ſont négligés, & ſa tête eſt couverte d'un bonnet rond & pointu. On lui ſacrifioit le veau roux & le verrat.

PALLAS.

On voit Pallas, belle avec dignité :
Dans sa démarche, est l'air de la décence ;
Dans ses regards, une douce fierté ;
Dans sa parure, une sage élégance.
Un voile blanc, symbole de pudeur,
Sert ses attraits, en attestant sa gloire :
Voile charmant, où d'un doigt créateur,
De son triomphe elle a tracé l'histoire :
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre, avec un long murmure ;
Et l'olivier, qui jaillit de son sein,
Agite encor sa bruyante verdure.

M. IMBERT.

JUPITER ayant un jour ressenti un violent mal de tête, ordonna à Vulcain de lui asséner un coup de maillet entre le front & l'occiput ; le dieu boiteux obéit, &, à son grand étonnement, il en vit sortir Pallas armée de pied en cap. Quelques Anciens ajoutent qu'elle se mit aussi-tôt à danser la *pyrrhique*, sorte de danse militaire extrêmement vive, & dont l'invention est attribuée par les uns, à Pyrrhus, fils d'Achille, & par les autres, aux Curetes ou Corybantes. Pallas regardée comme la Déesse de

PALLAS

la guerre & des combats, fut cependant adorée sous le nom de Minerve, & c'est à Minerve que les hommes doivent l'invention des arts & des sciences, qui ajoutent aux charmes de la paix ; ainsi dans la même divinité, se trouvent réunis deux noms différens & deux caractères absolument opposés.

Minerve dès sa naissance fut admise au rang des premieres divinités ; elle ne s'éloigna plus de son pere qui en fit l'âme de son conseil ; allégorie heureuse & juste que tout lecteur doit saisir, & sur laquelle il seroit au moins inutile de reposer plus long-temps. Comme Jupiter, Pallas pouvoit lancer la foudre ; c'étoit même la seule des divinités qui jouît des mêmes honneurs & des mêmes prérogatives que lui. Ouvrons Callimaque. Minerve, dit-il, fit un signe de tête, infaillible garant de sa promesse ; car à Minerve seule d'entre ses filles, Jupiter a communiqué les attributs qui distinguent son pouvoir. Ministres des bains de Pallas, ce n'est point aux flancs d'une mere que Pallas fut conçue, c'est dans la tête de Jupiter. Jamais un signe de la tête de Jupiter ne fut démenti ; jamais un signe de la tête de Minerve ne sera sans effet.

Un jour Minerve disputa à Neptune l'honneur de donner son nom à la capitale de l'Attique, connue auparavant sous le nom de la Cécropie ; on termina le différend élevé entre ces divinités, en ordonnant que celle des deux qui feroit aux hommes le présent le plus utile, jouiroit de cet avantage. Neptune d'un coup de son trident fit sortir un cheval, symbole de la guerre, & Minerve produisit l'olivier, emblême de la paix ; le céleste Aréopage décida en faveur de cette derniere ; elle donna le nom d'Athènes à la ville qui la choisit pour sa patrone. L'histoire nous apprend que la ville fondée par Cécrops, porta le nom d'Athènes, après que ce Roi eut apporté de l'Egypte dans la Grèce, le culte de Minerve, en grec *Athéné.*

C'étoit dans Athènes que Minerve recevoit un culte particulier. On y célébroit en son honneur les *Panathénées*, qu'on distingue en grandes & en petites. Les premieres revenoient tous les cinq ans, le 23 du mois d'Août, & les secondes tous les ans, le 20 du mois de Juin. Il étoit défendu d'y paroître avec des habits peints, &, ce qu'il y a de plus curieux, on y délivroit des prisonniers. Les femmes & les étran-

gers n'étoient point admis aux jeux qui accompagnoient ces fêtes.

La Déeſſe de la Sageſſe & de la Prudence, démentit cependant ſon caractère dans une circonſtance où il eût été digne d'elle de pardonner ; mais ſon amour propre offenſé, & la jalouſie que lui inſpirèrent les talens d'Arachné, lui firent commettre une injuſtice inexcuſable. Après avoir accepté le défi propoſé par ſon imprudente rivale, & s'être vue forcée de l'admirer, elle briſa ſes fuſeaux & déchira ſa toile ; Arachné ſe pendit de déſeſpoir & fut métamorphoſée par Minerve en araignée.

M. Pluche prétend que la Minerve des Athéniens, étoit la même que l'Iſis Egyptienne ſouvent repréſentée avec l'enſuble, ou la longue piece de bois autour de laquelle les Tiſſerands roulent les fils de la chaîne. Le nom même de Minerve qu'on lui donna dans cette attitude, ne ſignifie autre choſe qu'un *enſuble* dans la langue orientale.

Il ſeroit fatiguant pour le Lecteur, de trouver dans cet article la liſte nombreuſe de tous les noms qui lui furent donnés par les Anciens ; elle dut les uns à ſes actions d'héroiſme & de

générosité, les autres au culte de divers peuples & aux lieux où ils lui éleverent un temple. Terminons, en disant que cette Déesse étoit le symbole de la Nature, de la Sagesse, de la Raison & du Goût. On la représentoit le casque en tête, la pique à la main droite, le bouclier luisant au bras gauche, & vêtue d'une robe sur laquelle brilloient les couleurs de l'arc-en-ciel.

Suivant Winckelmann, *Monum. inediti*, il existe dans la Villa-Albani une statue de Pallas qu'on estime, à cause de la perfection de l'ouvrage & de la beauté de la sculpture qui paroît être d'un très-ancien style. Le même Auteur ajoute que dans un tableau, la robe de Pallas est violette, & que la soubreveste, qui dans les autres figures est de couleur céleste, dans celle-ci est de couleur de feu, peut-être pour faire allusion à son humeur guerriere. C'est ainsi que pendant la guerre étoient habillés les Spartiates. Sa ceinture est laque, & le cimier du casque rouge comme ses habits. Les panaches du casque de Turnus, & les autres guerriers de Virgile sont de la même couleur.

Il est assez singulier que le plus sot & le plus

triſte des oiſeaux, le hibou, ait été conſacré à la Déeſſe de la Sageſſe. Auroit-on voulu par là nous faire entendre, que les Philoſophes cherchent la retraite & l'obſcurité pour cultiver les ſciences & les beaux arts ? que l'habitude de vivre dans la ſolitude & loin du tourbillon de la ſociété, leur donne, quand ils ſont forcés d'y paroître, un air gauche, diſtrait & embarraſſé, & qu'ils reſſemblent enfin à l'oiſeau de la nuit, dont la paupiere débile ne peut ſupporter l'éclat du grand jour ? au reſte quelles que ſoient les raiſons qui ayent déterminé les Anciens à conſacrer le hibou à Minerve, le choix n'en paroît pas moins bizarre.

LES GRACES

LES GRACES.

Près du temple ſacré, les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté, ſur un lit de gazon,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés, le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux & les tendres déſirs,
Plus doux, plus ſéduiſants encore que les plaiſirs.

VOLTAIRE.

LES Graces, autrement Charités, filles de Jupiter & de Vénus, d'autres diſent d'Eurynome, étoient au nombre de trois ſuivant l'opinion la plus commune, Thalie, Aglaïa & Euphroſine. Vénus les avoit toujours à ſa ſuite. On les habilloit de gaze dans les premiers temps, pour apprendre que ſi quelquefois on appelle l'art au ſecours de la nature, on ne doit employer les ornemens étrangers qu'avec retenue, mais on les repréſentoit auſſi toutes nues, pour marquer que rien n'eſt plus aimable que la ſimple nature. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeuneſſe; enfin on les repréſentoit dans l'atti-

tude de perſonnes qui danſent, d'un air riant & ſe tenant par la main. Quelquefois l'une tenoit une roſe, l'autre un dé à jouer, & la troiſiéme une branche de myrte, parce que le myrte & la roſe ſont particuliérement conſacrés à Vénus & aux Graces. Le dé, marque le penchant que la jeuneſſe a pour les jeux & pour les ris. On les repréſentoit encore, & le plus ſouvent, avec un air riant, leurs mains entrelacées les unes dans les autres. On les fait auſſi compagnes des Muſes & de Mercure.

Ce groupe aimable, ce charmant trio, ce ſont les Graces. A ce moment le front du Sage ſe déride, le Poëte, l'Orateur, les Artiſtes, & ſurtout les Amants, tous ceux qui portent un cœur ſenſible, tous ceux qui ſont doués d'une tendre imagination, s'arrêtent avec une tendre complaiſance ſur cet objet, dont l'attrait ſera toujours nouveau; & regrettent bien ſincérement les beaux jours de la Grèce, où les divinités du printems de la vie avoient un culte public & des fêtes religieuſement obſervées par tous les états, tous les ſexes & même tous les âges. Eh! comment ne ſe feroit-on pas porté en foule à leurs ſolemnités, ſous l'ombrage d'un

bois de myrte, au milieu d'un temple élevé d'après les plus élégantes proportions ? Un autel de marbre de Paros, offroit dans toute la fleur de la beauté, trois figures, réſultat des efforts de l'art, rival heureux de la nature dans tout ce qu'elle a de plus ſéduiſant. Qui ſe ſeroit diſpenſé de venir attacher ſa guirlande aux pieds de trois jeunes vierges, couvertes & parées ſeulement de leur innocence, groupées dans la plus parfaite harmonie, appuyant chacune une main ſur l'épaule de ſa compagne, ſouriant au ſpectateur avec ingénuité, & ne paroiſſant vouloir plaire que l'une par l'autre ?

Selon Plutarque, l'étymologie du nom de Graces, revenoit à cette phraſe, complaiſance de la femme pour l'homme. C'eſt pour cela que dans les poéſies de Sapho, les jeunes filles non mariées ont pour épithete ἄχαιοις ſans graces. Pindare, dans une de ſes Odes, dit que Vulcain fut engendré de Junon ſans les Graces, parce que ſelon une variante de la Mythologie, Junon toute ſeule, ſans l'opération de ſon mari, conçut Vulcain. Les Grecs déſignoient encore les Graces ſous le mot de ſali, ſel, pour indiquer ſans doute que le banquet de la vie ſeroit fade, s'il n'étoit aſſaiſonné par les Graces.

On repréſente toujours les Graces danſanres ou prêtes à danſer, comme on les voit ſur notre planche. Mais on n'eſt pas d'accord ſur leurs coſtumes. On les voit tantôt nues, tantôt vêtues d'une draperie légere & tranſparente, qui ne voile une partie de leurs charmes, que pour leur donner plus de prix. Chez les Anciens, ce qui conſtituoit ſpécialement la beauté d'une femme, c'étoit le ſein. Ils vantoienr beaucoup les yeux de Minerve & de Junon, la taille des Nymphes, la jambe de Thétis; mais ce qui caractériſoit Vénus à leurs yeux, & lui méritoit de leur part le titre de déeſſe de la beauté & de mere des Graces, c'étoit ſon ſein. Les Anciens, dont la ſimplicité & la bonhommie font quelquefois ſourire nos élégants & nos amateurs, étoient tout auſſi galants que leurs neveux. Ceux qui ont créé l'allégorie charmante de la pomme de Vénus & de la ceinture des Graces, ſavoient jouir avec autant de délicateſſe & plus d'énergie que nous. Peut-être, & en effet, le chef-d'œuvre de la Nature, n'eſt-il pas le ſein d'une femme. Il ſemble que la Nature ait mis toute ſa complaiſance à le façonner & à le placer avec avantage, & il n'eſt pas facile à celle qui

en eſt favoriſée, de ſe défendre d'un peu d'amour propre & d'orgueuil.

Les Graces étoient du nombre des divinités qui préſidoient à l'union des époux. En conduiſant les jeunes mariées au lit conjugal, on leur recommandoit de ne rien faire dans l'abſence des Graces : il falloit que l'épouſée ſacrifiât ſecrétement aux Graces, avant de permettre qu'on détachât ſa ceinture, & peut-être a-t-on fixé à trois le nombre des Graces, pour donner une leçon & un frein aux époux trop ardents, qui ravagent le champ du plaiſir qu'il ne faut que moiſſonner.

On en a fait encore trois divinités champêtres préſidant à l'agriculture, car les Graces doivent tout à la Nature ; tout le luxe des Villes ne peut procurer ce charme qu'on ne ſauroit définir, mais dont on éprouve ſi bien les effets, quand on rencontre au hameau une Paſtourelle naïve, qui plaît par ſa ſeule ſimplicité, aimable enfant qui ne ſait pas même pourquoi elle plaît, & comment on parvient à plaire. D'ailleurs les paiſibles occupations de la campagne ſont bien plus analogues au caractere des Graces, que les affaires épineuſes de la Cour & des Cités. Si la

pudeur & l'innocence ne ſont point retournées dans les cieux, c'eſt dans les champs qu'il faut aller les chercher, & les Graces ſe trouvent par-tout où l'on rencontre l'innocence.

Leurs jours de fêtes étoient marqués dans la ſaiſon des roſes, & à la fin de chaque repas, on leur faiſoit une triple libation du vin le plus doux.

Leur nom eſt paſſé dans la langue des Artiſtes: il exprime ce qu'un éleve ne ſauroit apprendre d'un maître, ce que la nature ſeule donne à ceux qui la conſultent aſſiduement, & qui ſavent l'obſerver dans ces détails.

Si la poéſie ſublime eſt le langage des dieux, la poéſie paſtorale & tendre, eſt celui des Graces, du moins eſt-il bon de ſacrifier ſur l'autel des Graces, avant d'entrer dans le temple des Muſes.

Mais le véritable point de vue ſous lequel il faut enviſager les Graces, c'eſt comme compagnes ou filles de Vénus & ſœurs de l'Amour. Si la préſence des Graces eſt indiſpenſable, c'eſt ſur-tout pour plaire, & quand on aime, leur véritable place eſt entre la déeſſe de la beauté & le dieu du plaiſir, dont elles ſont les médiatrices; ce ſont les Graces, qui de leur ceinture, à qui tout céde, enlacent à jamais l'Amour & Vénus.

APOLLON

APOLLON ET LES MUSES.

Le divin Apollon, des beaux Arts eſt le pere,
Il apprit aux humains, la muſique & les vers.
Le premier il lança la fleche meurtriere.
Son trépied prophétique effraya le pervers.
Et les pâles mortels, par ſa main ſalutaire,
Furent long-temps encor diſputés aux enfers.

APOLLON, fils de Jupiter & de Latone, & frere de Diane. On l'appelloit Phébus au ciel, parce qu'il conduiſoit le char du Soleil traîné par quatre chevaux ; & Apollon ſur la terre, on le regardoit comme le dieu de la Poéſie, de la Muſique & des Arts. Il ſe mit à la tête des neuf Muſes, & habitoit avec elles les monts Parnaſſe, Hélicon, Piérus, les bords d'Hipocrène & du Permeſſe ; où paiſſoit ordinairement le cheval Pégaſe qui leur ſervoit de monture.

La naiſſance d'Apollon, eſt encore une des ſuites des inclinations amoureuſes de Jupiter. Junon en conçut tant de jalouſie, qu'elle perſécuta ſa rivale avec une fureur qui n'a point d'exemple ; elle fit ſortir de terre le ſerpent Pithon, à qui elle confia ſa vengeance ; &

comme si l'univers entier avoit épousé le ressentiment de Junon, Latone ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher. Neptune par compassion & vraisemblablement pour obliger son frere, fit sortir d'un coup de trident, l'île de Délos, du fonds de la mer, & Latone, que Jupiter métamorphosa en caille, s'y étant retirée, mit au monde Apollon & Diane.

Apollon, pour venger sa mere, tua le serpent à coup de fleches. Ce monstre que les Poëtes nous représentent ayant cent têtes & cent bouches, d'où sortoient des flammes dévorantes & des hurlemens si horribles, qu'il effrayoit également & les hommes & les dieux ; il couvrit de sa peau le trépied sur lequel s'asseyoit la Pythonisse pour rendre ses oracles. Pour conserver la mémoire de cet exploit, on établit les jeux Pythiens, qui se célébroient tous les quatre ans.

Après cette victoire, Apollon eut un fils nommé Esculape, qu'il tira des flancs de Coronis, après l'avoir tuée. Ce Dieu qui aimoit cette nymphe, fille de Phlégias, fut averti par le corbeau, qu'elle aimoit un jeune homme appellé Ischis, ce qui piqua tellement Apollon, qu'il les tua l'un & l'autre. Il se repentit bien-

tôt de ſa vengeance; & pour punir le corbeau de l'avoir informé de cette infidélité, il le changea de blanc en noir. Il fit inſtruire ſon fils par le centaure Chiron, qui lui apprit tous les ſecrets de la médecine. Eſculape fit de ſi grands progrès dans cette ſcience, qu'il en devint la divinité tutélaire. Il étoit adoré à Epidaure ſous la forme d'un ſerpent.

Eſculape, par la force de ſon ſavoir, ayant rendu la vie à Hypolite, fils de Théſée, Jupiter irrité de ce qu'il uſurpoit ſon droit de reſſuſciter les morts, le tua d'un coup de foudre. Apollon ne pouvant ſe venger contre Jupiter de la mort de ſon fils, tua les Cyclopes qui avoient forgé les foudres dont Eſculape fut frappé : cette action le fit chaſſer du ciel, & il ſe retira en Theſſalie, où pour gagner ſa vie, il fut contraint de garder les troupeaux d'Admete qui en étoit Roi. Mercure les lui ayant dérobés avec ſon arc & ſes fleches, il fut contraint d'aller avec Neptune faire des briques, pour aider à Laomédon à relever les murs de Troye. L'ouvrage fini & le ſalaire leur ayant été refuſé, Apollon affligea le pays d'une peſte, & Neptune envoya un monſtre après une inonda-

tion terrible. L'oracle que l'on conſulta, répondit qu'il falloit réparer l'injure faite aux dieux, en expoſant à ce monſtre Héſione, fille de Laomédon. Hercule vint délivrer cette Princeſſe, à condition qu'il l'épouſeroit ; indigné qu'on la lui refuſât, il tua Laomédon, & donna Héſione à Télamon qui l'emmena dans la Thrace.

Dans ſon exil, Apollon devint amoureux de la jeune Daphné, fille du fleuve Pénée : cette Nymphe qui ne l'aimoit pas, voulut un jour ſe dérober à ſes pourſuites & implora le ſecours de ſon pere, & dans l'inſtant elle fut changée en laurier. Apollon voulut que cet arbriſſeau lui fût conſacré.

Il eſt aiſé de donner l'explication de cette Fable. Quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles-Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée, Roi de Theſſalie, & la pourſuivant un jour, cette Princeſſe périt aux yeux de ſon amant. Quelques lauriers qui pouſſerent en cet endroit, donnerent lieu à la métamorphoſe, ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette Fable.

Il aima encore d'autres Nymphes, entr'autres Leucothoée, fille d'Orcam, que ſon pere enterra toute vive, & que ce dieu changea en un arbre qui porte l'encens, auquel il donna le nom de Leucothoée. Clitye, fille de l'Océan & de Thétis, jalouſe de voir Apollon aimer Leucothoée, ſe laiſſa mourir de faim, mais ce dieu la changea en une fleur, appellée héliotrope ou tourneſol.

Hyacinthe, fils de Piérus & de Clio, fut paſſionnément aimé d'Apollon & de Zéphire. Ce dernier, piqué de le voir jouer au palet avec Apollon, pouſſa le palet à la tête d'Hyacinthe & le tua. Apollon le métamorphoſa en une fleur, qu'on nomma depuis hyacinte, voulant perpétuer la mémoire de ſon amour.

Son temple le plus ſuperbe & le plus renommé, étoit à Delphes. Il en avoit encore d'autres en pluſieurs endroits, tels que celui de l'île de Délos, où les fêtes étoient ſi magnifiques, que l'on accouroit de toutes les îles de la Grèce pour y aſſiſter, Claros, Ténedos, Cyrra, Patare, &c. On le repréſente ordinairement tenant en main ſa lyre, & auprès de lui des inſtrumens pour les arts, & quelquefois ſur un char traîné par quatre chevaux parcourant le zodiaque.

Les Muſes, filles de Jupiter & de Mnémoſine, étoient les déeſſes des Sciences & des Arts. On en compte ordinairement neuf, Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Therpſicore, Erato, Polimnie, Uranie & Calliope.

Clio qui préſide à l'Hiſtoire, eſt toujours repréſentée ſous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant d'une main une trompette & un livre de l'autre.

Euterpe qui préſide à la Muſique, ſe repréſente ſous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de muſique, une flûte, des hauts-bois, & ayant d'autres inſtrumens de muſique auprès d'elle.

Thalie la floriſſante qui préſide à la Comédie, étoit repréſentée ſous la figure d'une jeune fille couronnée de lierre, tenant un maſque à ſa main, & chauſſée avec des brodequins.

Melpoméne l'attrayante, déeſſe de la Tragédie, ſe repréſente ſous la figure d'une jeune fille, avec un air ſérieux, ſuperbement vétue, chauſſée d'un cothurne, tenant des ſceptres & des couronnes d'une main, & des poignards de l'autre.

Terpſicore la divertiſſante, déeſſe de la danſe, ſe repréſente ſous la figure d'une fille qui

danſe couronnée de guirlandes, tenant une harpe & des inſtrumens de muſique autour d'elle.

Erato l'aimable, qui préſide à la poéſie lyrique, ſe repréſente ſous la figure d'une jeune perſonne, ayant à côté d'elle un petit Cupidon aîlé, avec ſon arc & ſon carquois.

Polimnie qui préſidoit à la Rhétorique, ſe repréſente avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, & tenant un ſceptre dans la gauche.

Uranie ou la Céleſte, qui préſidoit à l'Aſtronomie, ſe repréſentoit ſous la figure d'une jeune fille, vétue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, ſoutenant un globe avec les deux mains, & autour d'elle des inſtrumens de mathématiques.

Calliope la doucereuſe, qui préſidoit à l'Eloquence & à la Poéſie héroïque, étoit repréſentée comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majeſtueux, tenant d'une main une trompette & de l'autre un livre, & trois autres auprès d'elle, qui ſont l'Iliade, l'Odyſſée & l'Enéïde.

DIANE.

De la virginité, déeſſe tutélaire,
Si jalouſe en tous lieux des loix de la pudeur,
Pâle Reine des nuits, ô Diane ſévere!
Pour un Berger pourtant, tu te ſentis un cœur.

CETTE Déeſſe étoit fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon. Elle ne portoit le nom de Diane que ſur la terre. Dans le ciel, elle avoit celui de Lune ou Phœbé, & celui d'Hécate ou de Proſerpine dans les enfers.

Elle étoit ſur la terre la déeſſe de la chaſſe, des Chaſſeurs, des bois & des montagnes; c'eſt pourquoi on la repréſente toujours armée d'arcs & de fleches, avec ſes ſoixante Nymphes qui la ſuivent par-tout.

On l'appelle encore Cynthia & Délia, à cauſe du lieu de ſa naiſſance. Elle ſe diſtingua particuliérement par ſon amour pour la chaſteté, qu'elle porta juſqu'au point de métamorphoſer en cerf Actéon, qui l'avoit regardée dans un bain; ce jeune Prince, petit-fils de Cadmus & d'Hermione, étant un jour à la chaſſe, & ayant déja tué quantité de bêtes, le milieu du jour avoit déja fait raccourcir les ombres, & le ſo-

DIANE

leil étoit également éloigné de l'Orient & de l'Occident, lorsqu'Actéon appella ses compagnons qui couroient encore dans les bois; nous en avons assez fait, leur dit-il, & notre chasse a été assez heureuse, demain dès le point du jour nous reprendrons le même exercice, il fait trop chaud pour le continuer; on obéit donc à ses ordres & l'on rompit aussi-tôt la chasse.

Non loin de là étoit une vallée, appellée la vallée de Gargaphie, elle étoit couverte de Pins & de Cyprès, & étoit consacrée à Diane; il y avoit au fonds de cette vallée un antre, que l'art n'avoit point construit, mais où la Nature avoit imité l'art, car elle y avoit fait une voûte d'une certaine pierre-ponce mêlée de tuf, qui faisoit avec le feuillage un lieu agréable & délicieux; l'on voyoit couler à main droite entre deux rivages toujours verds, une eau plus claire que le crystal; c'est-là que la Déesse des bois avoit habitude de se baigner quand elle étoit lasse de la chasse. Lorsqu'elle y fut donc arrivée, elle donna à une Nymphe son arc, son carquois & son javelot, une autre la deshabilla, deux autres la déchaussèrent, & cependant Crocale, qui étoit fille du fleuve Ilmene, & la

plus adroite, lui retrouſſoit les cheveux qui lui pendoient ſur le col. Enfin Niphé, Hyale, Rhanis, Phécas & Phiale, avoient déja puiſé de l'eau & en lavoient leur Maitreſſe, lorſqu'Actéon qui avoit remis la chaſſe au lendemain, s'étant égaré dans le bois, arriva dans cette vallée où ſes mauvais deſtins le conduiſoient. Les Nymphes qui étoient nues, ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'elles jetterent un ſi grand cri, que toute la forêt en retentit, & s'étant miſes en même tems à l'entour de Diane, elles la couvrirent de leurs corps ; néanmoins la Déeſſe paroiſſoit au-deſſus d'elles, & les ſurpaſſoit de toute la tête. Imaginez-vous la couleur des nues quand le ſoleil leur eſt oppoſé, ou bien repréſentez-vous la couleur de l'aurore qui ſe leve, & vous vous figurerez le viſage de Diane, qui ſe vit nue devant un homme ; bien qu'elle fût environnée de ſes Nymphes, elle ne laiſſa pas de détourner ſes yeux d'Actéon, & ſi elle eût eu ſon arc en main, elle eût ſur le champ puni ce criminel innocent.

Cependant comme elle vouloit ſe venger, elle puiſa de l'eau dans ſes mains, & la jetta ſur le viſage & ſur la tête d'Actéon, en prononçant

nonçant ces paroles : va maintenant te vanter d'avoir vu Diane nue, ſi tu le peux, je te le permets, & ſans le menacer davantage, elle fit ſortir un bois de cerf de la tête de ce malheureux ; elle fit allonger ſon col, elle fit dreſſer ſes oreilles en pointes, elle changea ſes mains en pieds & ſes bras en cuiſſes, & couvrit tout ſon corps d'une peau fauve & marquetée de petites taches. La crainte naturelle aux cerfs, ſe ſaiſit auſſi-tôt du cœur d'Actéon : il s'épouvante & prend la fuite, & s'étonne de courir ſi vîte & d'être devenu ſi léger.

Mais lorſqu'il vit dans une fontaine, & les cornes qu'il portoit & le changement de ſon viſage, il voulut dire : ah, que je ſuis malheureux ! mais la parole ne ſuivit pas ſa penſée, & il commença à bramer, ce fut-là toute ſa voix, ce fut-là tout ſon diſcours, & en même-tems ſes larmes coulerent, non pas ſur ſon viſage, mais ſur une face étrangere dont il venoit d'être revêtu, & néanmoins dans ce changement il conſerva toute ſa raiſon, & ſes chiens le rencontrant enſuite, & ne le reconnoiſſant plus, ſe ruerent ſur lui, & le déchirerent miſérablement ; & Diane ne put aſſouvir ſa colere

que par la fin de la vie de ce malheureux, à qui l'on vit rendre l'ame par une infinité de bleſſures. La chaſteté étoit pour elle d'un ſi grand prix, qu'elle l'exigeoit même dans ſes Nymphes, & n'en ſouffroit point qui ne fuſſent auſſi chaſtes qu'elle, car elle chaſſa de ſa compagnie Caliſto, qui s'étoit laiſſée gagner par Jupiter : on dit cependant qu'elle aima le Berger Endymion, & qu'elle quittoit ſouvent le ciel pendant la nuit pour le viſiter. Quoi qu'il en ſoit, ſi elle n'étoit pas plus ſage que les autres Déeſſes, elle faiſoit du moins ſemblant de l'être.

Elle étoit preſque toujours à la chaſſe, elle n'habitoit que les bois, ſuivie de ces Nymphes & d'une meute de chiens. Les Satyres, les Driades, les Hamadriades, &c. célébroient des fêtes en ſon honneur.

Elle avoit ſon temple à Ephèſe, qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde. Eroſtratus y mit le feu, pour faire parler à jamais de lui, ne pouvant acquérir de renommée que par ce moyen ; mais les Ephéſiens défendirent ſur peine de la vie, de prononcer jamais ſon nom. Cet incendie arriva le propre jour que naquit Alexandre le Grand. Certains peuples

d'entre les Sarmates, nommés Taury, sur le Pont Euxin, qui honoroient cette Déesse, ne lui offroient que des hommes en sacrifices, & autant de Grecs qui faisoient naufrage sur leurs côtes, avec tous les Etrangers qu'ils pouvoient rencontrer, étoient égorgés sur ses autels.

On célébroit encore à Lacédémone, des fêtes en son honneur, qu'on appelloit Diamastigose. La principale cérémonie de cette fête, étoit de mettre les jeunes enfants sur l'autel de la Déesse, & de les battre si rudement de verges, que souvent ils y laissoient la vie. La biche lui étoit particuliérement consacrée.

On représente assez souvent Diane sur un char, traînée par des biches, & d'autrefois courant çà & là dans les forêts, armée d'un arc & d'un carquois rempli de fleches, & ayant sur sa tête un croissant.

ÉOLE ET LES VENTS.

Mais que Junon conſtante, en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion.
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinés les priſons d'Eolie.
BOILEAU.

LES Vents étoient gouvernés par Eole & obéiſſoient à ſes ordres. Ce Prince, fils d'Hippotus, & que ſon mérite a fait paſſer pour fils de Jupiter, vivoit du temps de la guerre de Troyes, & regnoit ſur les îles Eolis, que l'on place entre la Sicile & l'Italie, du côté du Promontoire de Péluſe. Il reçut très-bien Ulyſſe qui paſſoit par ſes Etats, & pour marque de ſa bienveillance, il lui fit préſent de pluſieurs peaux où les Vents étoient enfermés. Les compagnons d'Ulyſſe ne pouvant commander à leur curioſité, ouvrirent ces peaux, d'où les Vents s'échappèrent, firent un déſordre épouvantable, & cauſerent une tempête ſi furieuſe, qu'Ulyſſe perdit tous ſes vaiſſeaux, & ſe ſauva ſeul ſur une planche. Eole avoit une ſi grande autorité ſur les Vents, que de ſa volonté ſeule, il arrêtoit ou excitoit les tempêtes & les orages. On

EOLE

lui donna douze enfants, ſix garçons & ſix filles, qui ſe marierent les uns avec les autres.

Les Vents étoient des divinités poétiques, enfants du ciel & de la terre, ou ſelon d'autres, d'Aſtréus & d'Héribée. Eole, leur Roi, les tenoit enchaînés dans des cavernes. Suivant Virgile, il y en avoit quatre principaux ; ſavoir, Borée, Eurus, Notus & Zéphyre. Les autres étoient, Corus, Circius, Favonius, Africus, Aquilon, Vulturne & Subſolanus. Borée étoit le vent de la Scythie & de tout le Septentrion.

La premiere choſe qu'il fit étant grand, fut d'enlever Orythie, fille d'Ericthée ; il en eut deux fils, Calaïs & Zetes. Les habitants de Mégalopolis lui rendoient de grands honneurs, il ſe transforma en cheval, & par le moyen de cette métamorphoſe, il procura à Dardanus douze poulains d'une telle vîteſſe, qu'ils couroient ſur les épis ſans les rompre, & ſur la ſurface de la mer ſans enfoncer.

Les Poëtes diſent qu'il a des brodequins avec des aîles aux épaules, pour exprimer ſa légereté, qu'il ſe couvre quelquefois la face d'un manteau, & qu'il a la figure d'un jeune garçon.

Eurus ſe retira vers l'aurore, & étendit ſon

empire ſur la Perſe & ſur l'Arabie, & enfin ſur tous les lieux qui voyent les premiers lever le Soleil.

Notus ou Auſter, s'empara de la région du Septentrion, devint le vent du midi, & étoit regardé comme le pere des grandes pluies. Zéphyre, s'alla placer ſur les rivages de l'Occident; & du lit où le Soleil ſemble mourir tous les ſoirs, il en fit ſon palais & ſon trône. Il étoit fils d'Eole & de l'Aurore; il ſouffle avec tant de douceur & a cependant tant de puiſſance, qu'il rend la vie aux arbres & aux fruits : il s'attacha à la déeſſe Flore & à Chloris, ſes femmes, dont il eut pluſieurs enfants. On le repréſente ſous la figure d'un jeune homme, ayant un air ſerein. Aquilon, eſt un vent furieux & extrémement froid. Les Poëtes le font fils d'Eole & de l'Aurore; ils diſent qu'il avoit une queue de ſerpent & les cheveux toujours blancs : on croit que Vulturne eſt le même qu'Eurus.

Subſolanus eſt le vent le plus brûlant de tous. Lorſque l'on raſſemble pluſieurs Vents enſemble, on les repréſente comme de jeunes hommes avec des aîles, dont les uns ſoufflent, les autres verſent de l'eau, &c.

TABLE
DES MATIÈRES
Par ordre alphabétique.

Amphitrite,	pag. 88
Apollon,	146
Bacchus,	52
Bellone,	74
Cérès,	125
Diane,	153
Eole,	159
Erigone,	47
Ganiméde,	22
Hébé,	27
Iris,	33
Junon,	100
Jupiter,	93
L'Amour,	9
Les Graces,	141
Mars,	69
Mercure,	39
Neptune,	78
Pallas,	134
Pluton,	106

Proſerpine, 111
Saturne, 117
Vénus, 15
Vulcain. 129

Le Relieur aura l'attention de placer chacune des Figures, en face du commencement de ſon article.

SPECIAL
68 B
15140